

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLI, No. 219

NOVEMBRE
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

Impressions de Roumanie et du Concours « Georges Enesco »

Invité par le Comité d'Organisation du Concours International de Piano et Violon « Georges Enesco » je viens de passer quatre semaines qui ont défilé comme un rêve enchanteur que tout avait concouru à rendre beau : la musique, les gens et la nature du pays.

La Roumanie d'une superficie de 240.000 kilomètres carrés, le quart de l'Égypte, est dotée d'une nature souriante et verdoyante, au point qu'il n'est pas exagéré de la comparer à un immense jardin.

N.D.L.R. — Nous sommes heureux de mettre sous les yeux de nos lecteurs le texte d'une causerie donnée par M. Abou Bakr Khayrat à « L'Atelier » du Caire. L'auteur, architecte de profession, est l'un des compositeurs égyptiens les plus doués. L'année dernière sa **Symphonie Folklorique**, ainsi que d'autres œuvres, avaient été exécutées par l'Orchestre de la Radiodiffusion de l'U.R.S.S. sous la direction de Gauk, l'un des principaux chefs d'orchestre soviétiques, introduisant ainsi la musique symphonique égyptienne auprès d'un public particulièrement averti. En septembre 1958, M. Abou Bakr Khayrat était invité à assister à Bucarest au Concours International « Georges Enesco », en tant que membre du Presidium. A cette occasion, sa **Symphonie Folklorique** a de nouveau été exécuté le 25 septembre par l'Orchestre symphonique de Bucarest.

Le Danube, l'un des plus beaux fleuves d'Europe, prend sa source en Allemagne ; long de près de 3.000 kms, dont un millier sur le territoire roumain, il se jette dans la Mer Noire. Fleuve navigable sur presque toute sa longueur, il traverse huit pays du centre et du sud-est de l'Europe, pour lesquels il constitue une liaison naturelle et à qui il assure une sortie à la mer, leur ouvrant ainsi la voie vers le bassin de la Méditerranée et vers l'Orient.

Au cours des années du Pouvoir Populaire une agriculture puissante s'est développée dans les prairies inondables du Danube. L'industrie des poissons de ce fleuve est d'une richesse infinie et variée. Au printemps le maquereau est fort recherché et le sterlet ainsi que les autres variétés de grand et commun esturgeon s'en viennent de la mer et remontent le Danube pour y faire leur ponte.

Les Carpathes dessinent un demi cercle à l'intérieur du grand cercle qui délimite le pays. Par ses forêts et ses hauteurs, par sa nature riche et luxuriante, la Roumanie offre des centres d'estivage, des lieux charmants de repos et de méditation ainsi que des centres de sports d'hiver.

L'un des endroits les plus connus que j'ai visité est Sinaïa, l'ancienne résidence des rois roumains, actuellement centre touristique célèbre et lieu de méditation et de repos pour les compositeurs, les peintres et les poètes.

Nous ne pouvons songer à nous étendre en si peu de temps sur la description du pays, ses vastes cultures de céréales, ses élevages, son pétrole, aussi je vous ramène à Bucarest, lieu principal de mon séjour durant ces quelques semaines.

Plus d'un million de personnes habitent Bucarest, et cette population est caractérisée par son

extrême amabilité, sa finesse et son amour pour les arts et toutes les belles choses.

La capitale est spacieuse et à part quelques artères bordées de bâtiments à étages multiples (de cinq à huit), le restant de la ville ne dépasse guère trois ou quatre étages. Le style dominant est le classique ; dès qu'on commence à sortir vers les environs les artères sont abondamment plantées : beaux arbres fleuris, pelouses et forêts remplissent l'air de mille parfums. Si j'ai parlé de l'extrême amabilité des habitants j'aurais mauvaise grâce de passer sous silence la beauté des femmes.

La population est travailleuse, il y a du travail pour tous et l'atmosphère du mouvement est empreinte d'un grand sérieux ; du reste cette population si laborieuse est largement récompensée par la luxuriante nature des environs immédiats : forêts, restaurants en plein air, très beaux lacs, où des bateaux mouches, toujours pleins, font leur va et vient, découvrant sans cesse des vues splendides, charmantes ou admirables.

A Bucarest boutiques et magasins offrent un étalage abondant de tout ce dont on a besoin. Mais un visiteur commence généralement par visiter la Galerie Nationale, installée actuellement dans l'ex-palais royal. On y admire les chefs-d'œuvres de grands artistes roumains et notamment les géniales peintures du célèbre Gregorescu : ses tableaux, notamment ceux représentant les bœufs tirant des charrettes, sont d'une lumière et d'un effet tellement saisissant qu'ils demeurent gravés dans la mémoire.

On peut également visiter le Musée de Georges Enesco le grand compositeur national, le Musée des Villages, où ont été transportées des maisons de paysans avec tous leurs meubles, offrant ainsi aux

visiteurs la riche variété de leur architecture rurale, le Musée de l'Art Populaire, les Musées de Simu, Zumbakian et Théodore Aman ainsi que le Musée National des Antiquités, le Musée d'Histoire Naturelle et les Studio-films Buftea.

Je voudrais tout de même m'arrêter là pour ramener ma causerie à sa partie musicale, c'est-à-dire au Concours International Georges Enesco.

Enesco représente pour la Roumanie ce qu'est Chopin pour la Pologne et Wagner pour l'Allemagne : c'est le grand compositeur national. Il a été en effet grand pianiste et violoniste, professeur, pédagogue, chef d'orchestre et compositeur. Son œuvre embrasse tous les domaines : chansons, rhapsodies, sonates, musique de chambre, symphonies, opéras et on doit le considérer comme le premier compositeur roumain qui ait présenté la musique folklorique de son pays dans le cadre symphonique international.

Aussi est-ce tout naturel que le Gouvernement de la République Populaire Roumaine, en signe de reconnaissance pour son génie musical, ait organisé au mois de Septembre dernier le premier Concours International et Festival de Musique Georges Enesco, concours qui se répètera tous les trois ans.

Voilà donc un pays qui entreprend, quelques années à peine après avoir recouvré son indépendance, un mouvement musical de haute tenue et de caractère international, qui ne fera pas seulement connaître au monde entier son propre langage musical mais qui lui permettra à son tour de profiter des autres cultures musicales contemporaines.

En un temps où la musique, comme d'ailleurs l'art en général, n'étaient que des parents pauvres de la vie publique, Enesco, par ses propres moyens, réalisa ce que les officiels n'avaient même pas l'in-

tention de faire. Fondateur de l'école symphonique roumaine, Enesco institua en 1912, à ses propres frais, le « Prix de Composition Georges Enesco » appelé à stimuler la création musicale roumaine. Nombre de grands compositeurs actuels en Roumanie sont des lauréats du prix Enesco, grâce auquel, en ces temps difficiles, le Maître les encourageait à persévérer dans la voie qu'ils avaient choisie.

Dès les premières années de ce siècle, Enesco, bien que sollicité par les grands centres musicaux de l'étranger, préférait, le plus souvent, faire des tournées dans le pays.

Il parcourait les petites villes et les bourgs les plus humbles, popularisant, par ses concerts, la musique, éveillant chez de larges masses populaires le goût de cet art merveilleux.

Le développement actuel de la musique roumaine et l'essor de la vie musicale, sont le couronnement des efforts et des luttes menées par tant de précurseurs de la culture roumaine tels que : Ciprian Porumbesco, Alexandru, Flechtenmacher, Eduard Wachmann, Ion Vidu, Georges Dima, Gavril Muzisescu, Georges Stephanesco et, enfin, Georges Enesco.

En effet, aujourd'hui, la musique n'est plus l'apanage d'un cercle très restreint qui, comme le faisait remarquer Enesco « se complait presque toujours dans une commode médiocrité du goût » ; devenue un bien du peuple tout entier, la musique est actuellement un phénomène des masses comprenant un cercle de plus en plus large d'auditeurs et répondant à leurs exigences artistiques toujours croissantes.

Ces dix dernières années offrent le tableau d'un large mouvement artistique, qui, d'une part, se manifeste par la multiplicité des spectacles, concerts

et récitals donnés d'un bout à l'autre du pays, dans les villes, les centres ouvriers, les villages les plus reculés et, de l'autre, par l'essor de la création, par le grand nombre d'ouvrages qu'écrivent chaque année les compositeurs roumains.

Maintenant je dois vous dire deux mots des compositeurs roumains contemporains déjà célèbres que j'ai eu la chance de connaître personnellement et dont j'ai pu écouter les œuvres : Mihaïl Jora, Paul Constantinesco, Martian Negra, Sabin Dragoï, Mihaïl Andricu, Ion Dumitresco, Zeno Vancea, Constantin Silvestri, Alfred Mendelsohn, Ludovic Feldman, Gheorghe Dumitresco, Leon Klepper, Edgar Cosma sans oublier leur plus jeune d'entre eux, Tibor Olakh : ils sont tous différents l'un de l'autre par le style et les moyens harmoniques et orchestraux.

L'état a stimulé leurs créations en organisant le « Fonds Musical ». Cette institution a son propre budget et son activité est dirigée par l'Union des Compositeurs Roumains.

Le Fonds Musical vient en aide aux compositeurs, leur accorde des avances sur leurs futures œuvres et s'en rend acquéreur, met à leur disposition des « Maisons de Création », situées dans différentes stations climatiques telles que Sinaïa ou Prédeal et où, dans une atmosphère confortable et tranquille, ils peuvent se consacrer exclusivement à leur travail de création. Ceci explique pourquoi les programmes des concerts partout dans le monde réservent une place importante aux œuvres des compositeurs roumains, aux côtés des œuvres du répertoire universel. En Egypte, l'Orchestre de la Radiodiffusion Egyptienne, sous la direction du Mo. Franz Litchauer vient d'exécuter ce mois les « Danses Roumaines » de Béla Bartok et donnera

dans ses programmes du mois de novembre la première rhapsodie de Georges Enesco.

Je regrette de ne pouvoir m'étendre ici sur les détails du Concours International Georges Enesco, faute de temps, mais je tiens à la disposition de celui qui le désirerait tous les documents en ma possession. Je me contenterai donc de résumer ses caractéristiques.

Ce concours fut d'une très haute tenue musicale.

Le Jury se composait de membres représentant des sommités musicales de divers pays et était présidé, pour le concours de piano par le célèbre chef d'orchestre roumain Constantin Silvestri. Le Jury du concours de violon était présidé par le fameux chef d'orchestre de la Philharmonique d'Etat de Bucarest Georges Georgesco. Le concours de la Troisième Sonate de Georges Enesco pour piano et violon était présidé par Ion Dumitresco, compositeur et Premier Secrétaire de l'Union des Compositeurs Roumains.

Pour le piano et le violon le concours était constitué par trois épreuves mais pour la Troisième Sonate d'Enesco il en comprenait deux seulement.

Le lauréat du concours de piano a été Li Min Tchan de la République Populaire de la Chine. Au concours de violon deux lauréats : le Roumain Stephan Ruha et le Soviétique Solomon Snitkovsky. Le premier prix en monnaie roumaine équivaut à un peu plus de mille livres égyptiennes.

Durant le concours, un festival de musique continuuel s'est poursuivi tout au long du mois de septembre. Deux concerts par jour, et quelquefois trois, cotoyaient les épreuves du concours. Grands chefs d'orchestres et grands virtuoses y prenaient part. Je pense à des Chefs comme Carlo

Zecchi et Felici Ciliare (Italie), Sir John Barbiroli (Angleterre), Sacha Popov (Bulgarie) et bien d'autres. Parmi les virtuoses il y a eu des pianistes : Monique Haas (France), Jacob Zak (U.R.S.S.), Halina Czerny Stephanska (Pologne), Otto Liebig (Bulgarie) et bien d'autres ; et des violonistes : David Oistrakh (U.R.S.S.), Yehudi Menuhin (U.S.A.) et André Gertler (Suisse).

Une représentation magistrale de l'Opéra « Œdipe » de Georges Enesco a été présentée sous la direction du chef d'orchestre Constantin Silvestri.

Enfin le 25 septembre un concert symphonique a été donné à la grande salle de concerts « Athéneum » par l'Orchestre Symphonique de la Radio-diffusion de l'Etat, au cours duquel la République Arabe Unie était représentée par l'exécution de ma Deuxième Symphonie « La Folklorique » que le célèbre chef d'orchestre Elenescu a dirigé par cœur sans partition. Le programme comprenait en outre le Concerto pour Violon et Orchestre de Glazounov, avec comme soliste Snitkovsky, lauréat du Concours Enesco, et la Quarantième Symphonie de Mozart.

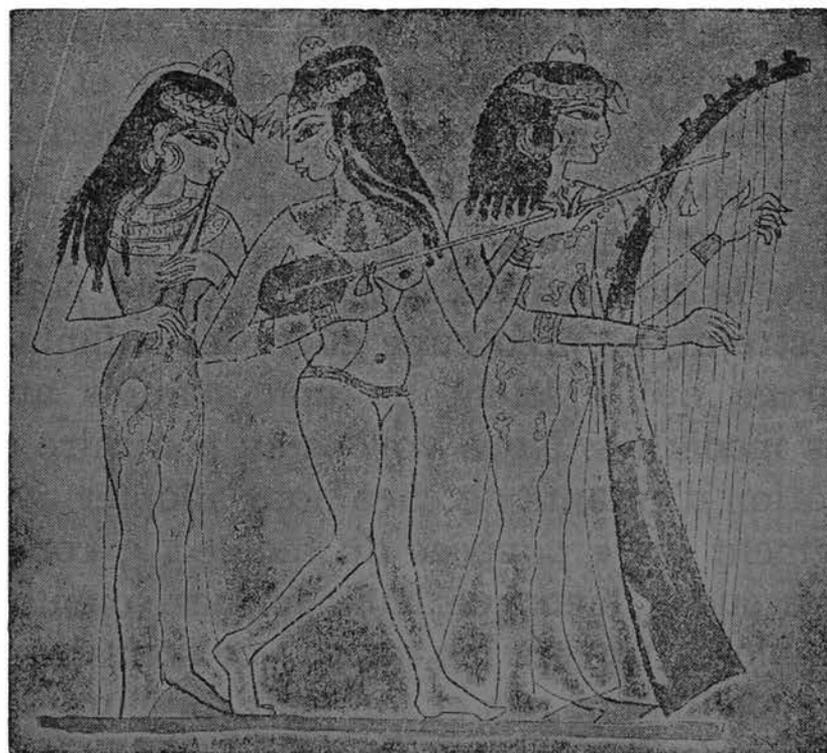
Voilà comment s'est déroulée durant quatre semaines ma visite en Roumanie. Je suis vraiment très heureux, non seulement d'avoir représenté la République Arabe Unie à ce grand concours comme invité d'honneur et membre du Présidium, mais surtout d'avoir eu le bonheur de représenter la jeune musique symphonique de la R.A.U. devant ce beau monde.

Pour terminer j'ajouterai deux faits très significatifs : le premier est que les Roumains ont pu, dans leur Institut de Folklore enregistrer en quelques années 65.000 chansons folkloriques roumaines ; le second est que dans ce petit pays d'environ 17 millions d'habitants il y a actuellement deux

Conservatoires d'Etat et vingt-deux Orchestres Symphoniques, dont quatre à Bucarest.

Chez nous où la musique est encore pauvre, malheureuse, attendant toujours ceux qui pourraient l'encourager, la travailler, la développer, j'espère que nous sauront profiter de la belle leçon que la Roumanie nous donne à nous et au monde entier.

Abcu Bakr Khayrat



LES JOUETS POPULAIRES

Notre conception des jouets d'enfants, surtout des jouets populaires, ne dépasse pas la notion qu'ils constituent des moyens simples pour amuser les tout petits dans les villages et les quartiers populaires des villes. Ces objets simplistes, dont quelquefois nous nous détournons parce qu'ils sont primitifs et ne conviennent pas aux petits citadins, comportent souvent un sens beaucoup plus profond que l'on ne se l'imagine. Sous leur simplicité apparente nous retrouvons des traditions et des usages révélant certains aspects de notre héritage national le plus ancien, l'héritage islamique, copte et même pharaonique.

Que le nombre de types de jouets populaires soit restreint, ne préoccupe guère les enfants et pas davantage qu'ils soient ou non adaptés aux exigences modernes. Nous voyons au contraire chaque génération d'enfants de chez nous adopter avec empressement les « poupées du mouled », confectionnées en sucre, bien que leurs formes soient restées immuables à travers les temps : ce sont des formes qui ne vieillissent pas et qui sont toujours vivantes dans l'esprit des enfants en tout lieu. En effet, les jouets de par le monde, sont au moins aussi souvent oiseau, poisson ou cheval que voiture ou avion, malgré l'engouement des enfants pour les formes

modernes. L'on a même constaté que l'intellect des tout petits se développe en général plus harmonieusement lorsqu'ils s'amuse avec des jouets du type classique que lorsqu'ils jouent avec des objets mécaniques.

Il est donc clair que certaines images que nous trouvons répétées dans les jouets s'accordent particulièrement aux aspirations de l'enfant. Il est attiré par elles et leur porte un intérêt passionné et lorsque ces formes lui sont présentées sous l'aspect de jouets, il s'attache à ces objets parce qu'il les trouve conformes à ses aspirations ; il abandonne alors ses autres jouets modernes et coûteux pour s'intéresser aux jouets archaïques qui représentent des chevaux ou des oiseaux.

C'est ici que nous voyons apparaître l'importance du jouet populaire qui utilise justement des formes présentant un lien étroit avec l'intellect des tout petits ; ces derniers assignent au jouet un rôle dans un conte, de sorte que chaque image se rapporte à un sujet donné lié à leur milieu familial et social respectifs. Tout jouet présenté à l'enfant est ainsi doublé d'un conte, et la forme du jouet s'identifie dans son esprit à une image ou à un ornement, et peut ainsi mener à la création de quelque métier domestique.

Parmi les jouets répandus en Egypte, il en est beaucoup qui représentent un cavalier. On le voit parmi les gâteaux des « mouleds » chevauchant sa monture, sabre au clair. Le cavalier, notamment dans les jouets en pâtisserie, est souvent pris comme symbole du soldat monté ; cette représentation du cavalier ou du guerrier à cheval se répète immuablement depuis des siècles.

Au Musée des Arts populaires du Caire on peut voir un ensemble de jouets d'enfants en terre cuite,

provenant de « Mit Nama » de la Moudirieh de Dakahlieh ; on y retrouve nos cavaliers. Dans ce même musée existe un autre ensemble de jouets représentant un groupe de cavaliers en argile, peints en blanc et striés en long et en large de lignes rouges. Les inscriptions que portent ces jouets indiquent qu'ils ont été fabriqués dans l'île de Philae à l'époque copte. Nous retrouvons encore le cavalier représenté dans un autre ensemble de jouets, en bois cette fois, exposés au Musée Copte et qui se rapprochent par leur dimension et leur forme des précédents.

Le symbole du cavalier se rencontre également dans les célébrations de la circoncision ; au Musée des Arts de Gamalieh à Alexandrie, une aquarelle remontant à un siècle environ représente « La célébration de la purification ». L'artiste y a peint l'enfant qui subit la circoncision porté sur un cheval blanc. Les mœurs exigeaient en ce temps que l'enfant soit monté sur un cheval blanc, et que ses parents l'accompagnent en pompe dans les rues du quartier. Dans l'œuvre bien connue de Lane, sur les us et coutumes des Egyptiens modernes, écrite en 1836, on lit une description détaillée de « La célébration de la purification » dans laquelle l'auteur dépeint le cortège des parents et l'enfant sur son cheval ; le cortège est précédé d'un groupe de personnes portant ce qui s'appelle « le nécessaire du barbier » et qui ressemble à une caisse ou à une sorte d'armoire s'ouvrant par derrière et dont le devant est orné de miroirs ronds ou ovales sertis de motifs décoratifs en cuivre martellé. Un modèle original de ce « nécessaire pour barbier » qui se trouve au Musée des Arts populaires du Caire est remarquable justement par un cavalier dégaînant son sabre qui l'orne.

Cette figure du cavalier se retrouve également dans des sujets représentant d'autres célébrations populaires. Aussi est-elle dessinée, par exemple, sur des panneaux encadrés de plaques de vitres sur lesquels sont représentés tous les tatouages traditionnels ; ces panneaux se rencontrent souvent, même de nos jours, dans de nombreux marchés ruraux. Il en existe un modèle au Musée des Arts populaire du Caire. La même figure se retrouve dans des reproductions populaires imprimées, des « chromos », qui ornent les murs des cafés ou les auberges des quartiers populaires ; certaines de ces images représentent Abou Zeid el Hilali montant sur son cheval « el Harrass » ; d'autres « el Zein Salim » luttant contre un « Gassasse » ; parfois encore le cavalier incarne « Diab » et « Saada el Zinati Khalifa » (1). Son image est encore présente dans les dessins muraux représentant le « Mahmal » et les pèlerins, où la draperie sacrée apparaît portée sur un chameau accompagné d'un guerrier à cheval en uniforme.

La figure du cavalier a, semble-t-il, occupé la pensée populaire depuis longtemps. Durant la période Copte, nous rencontrons « Mari Guirguis », Saint-Georges, à cheval combattant le Dragon. Une scène sculptée sur de la pierre se trouvant au Musée du Louvre et datant du quatrième siècle, représente Horus à cheval, tuant de sa lance un crocodile.

Ainsi, la figure du cavalier, simple jouet d'enfant nous semblait-il tout d'abord, revêt en réalité le symbole de la vaillance dans les contes populaires, remonte même vers un passé plus lointain et se retrouve chez les anciens. Remarquons d'ailleurs que le cavalier représente en Egypte une figure na-

(1) Héros des chansons de geste populaires arabes.

tionale car il incarne Horus ou bien « Mari Guirguis » ou « Abou Zeid el Hilali » et d'une façon générale le guerrier à cheval.

La figure du cavalier, si elle apparaît souvent dans notre folklore national, se retrouve également dans les contes populaires de plusieurs autres nations, et entre autres dans les pays nordiques. Le cheval de bois est très répandu comme jouet en Suède et en Norvège, et la balançoire en forme de cheval est très commune dans tous les pays occidentaux ; on peut retracer son origine à travers les fables et les contes populaires de ces pays. La représentation du cheval occupe d'ailleurs une place importante dans les mythes religieux du Moyen Age, où elle symbolise la force et la pureté, ou l'esprit religieux.

Les images du cavalier, ou simplement du cheval, sous leurs multiples aspects, symbolisent quelquefois le combat pour la répression des désirs impurs et leur domination ; elles symbolisent donc la lutte spirituelle que mène l'individu pour acquérir des vertus, surtout sociales, et devenir ainsi *le chevalier*, c'est-à-dire un homme méritant dans son milieu social : ainsi Abou Zeid el Hilali ne gagne-t-il pas l'amour de Naïssa par ses qualités personnelles, mais parce qu'il a vaincu le lion et possède ainsi les qualités du chevalier, dans leur sens large, vertus qui sont sociales dans leur essence. L'enfant qui joue avec un jouet représentant un cheval, soit en le poussant soit en le montant, aspire à devenir un homme mûr et à être accepté par la société comme *chevalier*, comme c'est le cas dans « la célébration de la purification », où l'enfant passe à cheval à travers les rues de son quartier : cette cérémonie qu'est-elle sinon un moyen pour les parents de l'enfant d'annoncer que leur fils est devenu un homme

et que, par conséquent, leur milieu social doit dorénavant le considérer comme un futur chevalier?

A côté du cheval on trouve souvent le chameau parmi les jouets populaires. Dans des villes de Haute Egypte comme Louxor et Akhmim, des modèles de chameaux en argile, qu'on prendrait à première vue pour des chevaux, se rencontrent très souvent. Au Musée des Arts Populaires il existe des modèles antiques de ces jouets, provenant des fouilles de la période arabe et qui ressemblent étrangement à des chevaux tant par la forme droite de leurs jambes que par celle de leur tête. La bosse du chameau y est remplacée par une forme élargie ressemblant à la partie arrière de la selle d'un cheval, mais qui représente en réalité une espèce de litière. Ces animaux sont également recouverts d'une couche de plâtre blanc qui les différencie, comme la forme de la bosse, des représentations modernes. Cependant, les mesures de ces deux modèles, l'ancien et le moderne, sont presque identiques, et il est possible que ces derniers soient fondamentalement inspirés par ceux qu'on a retrouvés dans les fouilles de la période arabe ; l'on peut dire de ces modèles anciens qu'ils ont à leur tour été influencés par les figures de chevaux retrouvés dans l'Ile d'Anis et Ougoud et qui remontent à la période copte.

Pour toutes ces raisons, nous pouvons conclure que les modèles en argile de ces trois types ont tous une origine commune : la forme chevaline.

Le chameau, avec ses proportions normales, nous le retrouvons dans un autre ensemble de jouets, dont des modèles en terre cuite existent au Musée d'Art populaire, et qui proviennent de la Basse Egypte, tout comme les figurines de chevaux dont nous avons parlé plus haut. Il existe au Musée d'Art Arabe deux petits exemplaires d'argile décou-

verts au Vieux Caire et qui présentent des analogies certaines avec les petits modèles exposés au Musée d'Art populaire.

Nous retrouvons encore le chameau dans certains jouets fabriqués au Caire à proximité d'Imam el Chafei, et qui se vendent ordinairement pour la célébration des naissances où d'autres fêtes populaires de ces quartiers : il s'agit d'une voiturette en bois peint, dans laquelle se trouve un homme debout et qui est tirée par deux chameaux.

Le chameau dont les figurations les plus anciennes se retrouvent dans les jouets d'enfants, apparaît souvent près du cheval dans les différentes circonstances que nous avons mentionnées, mais revêtu d'un sens très différent, symbole d'autres desseins et d'autres aspirations. Par exemple, sur l'une des parties du Nécessaire du Barbier, nous voyons l'enfant porté par un chameau, comme s'il voulait se rendre à un endroit lointain, dans le but d'atteindre un objectif important. En regardant la partie arrière du « Nécessaire du Barbier », nous voyons un vieillard assis sur un siège, comme s'il était la personne vers qui l'enfant s'élançait dans son voyage lointain, pour acquérir sagesse et savoir. Les contes populaires sont pleins de sujets de cette espèce, où l'enfant aspire à rejoindre un homme âgé habitant un endroit éloigné et d'accès difficile, souvent entouré de bêtes sauvages.

Dans les panneaux pour tatouages, les figures du rat, du cheval et du chameau sont réunies, ce dernier animal portant une litière sur le dos. Dans nos « chromos » populaires, on voit le cavalier qui combat, tandis que sa dulcinée regarde de l'intérieur d'une litière, portée à dos de chameau.

La litière symbolise ordinairement la cérémonie du mariage et la chasteté de la jeune fille qui

s'y trouve, ou parfois représente simplement la litière du chameau dans sa matérialité.

On pourrait peut-être faire un rapprochement entre le voyage dans la litière vers un endroit sacré, et le voyage de l'enfant tel qu'il est représenté sur le « Nécessaire du Barbier » vers la résidence du Veillard à un endroit éloigné, pour y trouver la sagesse et la vertu.

Les chromos populaires nous montrent le cavalier qui, après une âpre lutte contre ses ennemis, cherche le repos dans le calme de la litière. Lorsqu'il devient chef de famille et désire être fortifié, il pense au pèlerinage qui doit renouveler ses réserves de vitalité et, sans tarder, il entreprend le voyage sacré. L'homme du peuple exprime cette pensée par des dessins muraux qui représentent le voyageur après l'accomplissement de sa traversée ; la figure du chameau réapparaît alors devant les maisons des pèlerins pour symboliser la foi, la constance et d'autres vertus que son âme acquiert à la suite du voyage.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'on retrouve la figure du chameau sur l'une des pièces en bois sculpté qui est actuellement exposée au Musée Copte et qui provient du Monastère de « Abou Hinna ». Cette figure peut être interprétée comme exprimant la sérénité et la paix intérieure qui est l'apanage de celui qui visite le Monastère après son voyage, tout comme dans le voyage de l'enfant reproduit sur le « Nécessaire du barbier ». Le panneau en bois du Musée Copte ressemble beaucoup à une autre pièce qui se trouve au Musée d'Art Arabe, datant de la période Fatimite, et sur laquelle est représenté un chameau portant une litière ; d'autres sujets analogues sont sculptés en relief sur différentes espèces de pierres, ce qui permet de

conclure, entre autres, à l'ancienneté de l'usage de la litière pour transporter les mariés.

L'image du chameau, qui est liée à plusieurs aspects de la vie populaire égyptienne actuelle, revêt un sens très analogue à celui que lui ont assigné les artistes islamiques et coptes. Il est facile, par ailleurs, de comprendre l'influence exercée sur les tout petits par des jouets dont les modèles originaux sont mêlés à leur vie d'enfants d'abord et plus tard à leur jeunesse et à leur âge mûr et jusqu'à leur vieillesse ; cette influence leur apporte un élément de confiance en soi et de stabilité.

Toutefois, bien que le chameau apparaisse couramment dans les arts populaires égyptiens, il est tout de même moins répandu que le cheval dont nous avons indiqué plus haut la popularité jusque dans les pays nordiques. Ce phénomène est probablement dû au fait que le chameau était moins couramment utilisé que le cheval. Certains auteurs font remonter l'utilisation du chameau en Egypte à l'époque romaine, d'autres, par contre, maintiennent que la raison principale pour laquelle aucune mention du chameau n'est contenue dans les écrits anciens antérieurs aux récits de la Bible relatifs à l'entrée d'Abraham en Egypte, est que le chameau fut, jusqu'à l'époque d'Abraham, utilisé seulement par les Bédouins nomades qui dirigeaient les caravanes transportant les marchandises entre la Chaldée et la Syrie. Bien que le chameau fût connu depuis longtemps dans la péninsule arabique, il n'était cependant employé que par ces Bédouins qui vivaient à l'écart des populations sédentaires. Le mode de vie des Bédouins, symbolisé par leur monture préférée, les avait amenés à interdire toute immixtion des peuplades sédentaires dans leur vie. Le même phénomène a été observé en Egypte

à l'époque pharaonique, durant laquelle le seul fait de partager un repas avec un Bédouin était considéré comme une dérogation au statut de citoyen. Peut-être est-ce ainsi la division des classes sociales qui a empêché la propagation de la représentation du chameau dans les arts égyptiens antérieurement à l'époque romaine ou copte ?

Les exemples que nous avons rapportés montrent l'enfant du peuple découvrant, durant sa croissance, que les modèles de certains jouets évoluent avec lui. Au fur et à mesure qu'il grandit, il s'aperçoit que ses jouets sont liés à quelque aspect de sa vie sociale ; toutes les fois qu'il délaisse un jouet il le redécouvre par la suite, à l'occasion d'événement liés à ses ambitions dans la vie et à sa lutte pour occuper la place qui lui revient dans son milieu. Les modèles de jouets qui s'identifient aux conceptions des enfants jusqu'à l'âge de l'adolescence, ne changent pas beaucoup d'un endroit à l'autre ; ce qui fait que les types de jouets populaires ne diffèrent pas beaucoup entre eux, malgré la diversité de leurs origines et des peuples qui les produisent. La raison se trouve dans le fait que ces jouets assument toujours des formes intimement liées à l'âme de l'enfant ; ainsi nous retrouvons le cheval et le cavalier représentés tant dans les jouets populaires norvégiens que dans ceux d'Égypte, depuis les confins du Saïd jusqu'au nord du Delta. Ce sont les mêmes symboles que nous retrouvons dans les contes populaires, qu'ils soient des pays nordiques ou d'Égypte, et il en va de même pour les figures du poisson, du serpent et de l'oiseau comme pour celle du cheval. Il est, par ailleurs, étrange de trouver l'image du lion, qui est souvent représentée dans les arts populaires de toute sorte en Orient, tout aussi répandue dans des pays très

éloignés de l'habitat du lion, tels que l'Angleterre par exemple, où la figure du lion fait partie des armoiries de la dynastie régnante.

On ne peut guère dire que ces représentations varient beaucoup avec le temps et l'évolution du mode de vie ; la plupart des pays civilisés continuent à fabriquer des jouets d'enfants selon les modèles traditionnels des lions, des poissons et des serpents à côté d'autres jouets représentant des avions, des tanks et autres appareils, répondant aux exigences de la vie moderne.

Cependant, malgré la pérennité des formes traditionnelles dans les jouets modernes, on doit reconnaître qu'ils ont perdu de leur importance comme indices du milieu social, parce qu'ils se sont mélangés à d'autres jouets nouvellement apparus et qu'ils correspondent de moins en moins, malgré tout, à certains aspects de la vie de l'enfant habitant la ville.

Saad El Khadem
traduit de l'arabe.



LES MEHARISTES

La raison de tout ce vacarme était-elle ce demi feddan planté de coton qui aurait été arraché durant la nuit des propriétés du Prince? Était-elle ce mégot de cigarette qui avait provoqué un incendie dans les écuries de la « ezba » ? Ou bien, et la plupart des habitants du village l'affirmaient, s'agissait-il plutôt de l'incendie qui avait brûlé les deux « sakihs » en même temps ?...

Mais si les gens n'étaient pas d'accord sur la cause véritable de l'événement, ils se souvenaient parfaitement de ce jour de vendredi où ils entrèrent dans le village, tandis que sur leur passage tout le monde murmurait :

— Les méharistes sont arrivés !...

Les hommes retenaient leur colère, et tandis que les uns se plaignaient de cette intrusion, les autres s'en réjouissaient en prétendant qu'il y aurait enfin quelque chose de changé dans le village, et que tout changement ne pouvait entraîner que du bien.

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des meilleurs écrivains égyptiens de la jeune génération. Il a publié de nombreux recueils de contes.

Les enfants en entendant parler ainsi leurs parents tour à tour avaient peur ou exprimaient leur joie. Après tout, on allait voir de nouvelles têtes, et qui sait... Et les femmes ne parlaient plus que des grands hommes bruns aux longues jambes sèches, armés de fouets en nerfs de bœuf.

Personne ne les vit lorsqu'ils pénétrèrent dans le village et qu'ils parvinrent à la maison de l'« omdeh » (1). Seraient-ils sortis des entrailles de la terre ?

Mais ils n'étaient pas plutôt arrivés que des groupes se formèrent autour du lieu où ils étaient casernés et que les langues allèrent leur train.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, tout le monde se trouva au courant que les malheurs s'abattraient sur le premier qui oserait sortir après le couvre-feu ; que les bestiaux devaient être rentrés avant le coucher du soleil ; qu'on ne devait pas allumer de feu et qu'il fallait faire ses ablutions et prier dans l'obscurité. Malheur à qui objecterait quoi que ce soit !

Étant donné que l'on était en période de Ramadan et que l'heure de l'« Iftar » (2) approchait, personne n'eut envie de parler et de discuter. Les têtes se contentaient de bouger seulement en signe d'étonnement devant ces nouvelles et les mines se renfrognèrent.

Comme on n'avait pas le courage de réfléchir sur la situation tout seul, des groupes se

(1) Maire du village.

(2) Premier repas après le coucher du soleil qui rompt le jeûne.

formèrent et l'unique café du village se remplit de clients et toutes les suppositions allèrent leur train.

*
**

Personne ne pouvait s'imaginer que le village s'endormirait ainsi dans l'obscurité totale, sans écouter le chant du muezzin à la tombée du soir et à l'aube.

On n'avait pas la patience d'écouter jusqu'au bout les propos des uns et des autres et l'on courait d'une porte à une fenêtre où les femmes donnaient leur opinion sur la situation de leurs voix criardes. Cela ne pouvait durer ainsi plus longtemps, et les hommes consternés entouraient de leurs mains calleuses les verres remplis de thé brûlant et posés sur les tables du café qui devait fermer ses portes ce soir même; son propriétaire, Mohammed Abou Hussein, devait se trouver un autre travail. Tels étaient les ordres.

Au milieu de toute cette consternation, ce qui devait arriver se produisit, et la voix de Gomaa s'éleva :

— Par le Prophète, je cracherai au visage de celui que je rencontrerai marchant au milieu de la nuit.

Et Hamed El Saïdi, qui fait la « taâmia »⁽¹⁾ les jours de marché, lui répliqua d'un ton courroucé :

— Va te faire f... on voit bien que tu n'as pas goûté au fouet des méharistes !

Tout le monde éclata de rire tandis que

(1) Boulettes de fèves cuites à l'huile.

Chaaban, le chef d'équipe des terrassiers, se frappant la poitrine, ajouta :

— Sur l'honneur du Prophète Mohammed, je mangerais bien une dizaine de ces grands escogriffes noirs !

Sur ce, Abdel Fattah, le « ghaffir » (1), prenant un peu d'eau dans le creux de sa main la lui lança violemment au visage, et Chaaban effrayé sursauta tandis que les rires reprenaient de plus belle.

Après avoir ri tout son soul, le « ghaffir », ajouta :

— Vous ne vous rendez pas compte, mes pauvres amis, que leurs fusils sont de fabrication indienne et portent onze coups, pas comme nos misérables fusils d'Armant (2) qui ne tirent qu'un seul coup.

Là dessus, il se mit à expliquer en long et en large la différence qui existe entre les deux sortes de fusils, tandis que les assistants commençaient à se lasser et à se retirer les uns après les autres pour se procurer leur nourriture du soir.

Au café de la gare, quelques propriétaires fonciers étaient assis pour prendre l'air en compagnie de l'Omdeh. Ils ne donnaient pas l'impression d'être autrement impressionnés par ce qui se passait. Ils écoutaient l'Omdeh qui se plaignait de la moralité des habitants du village, de leur peu de foi, de leur bassesse, et qui ajouta : « Ils ne méritent que le fouet de ces étrangers ».

Tous les propriétaires l'approuvèrent en

(1) Gardien de nuit.

(2) Petite ville de Haute Egypte.

tirant la fumée de leur narguilé, et l'un d'eux de surenchérir même : « Il faudrait que les méharistes demeurent toujours parmi nous pour faire marcher ces gens comme des troupeaux de brebis sous la menace du fouet. »

Le jour déclinait sur ces entrefaites. Et chacun avait dit ce qu'il pensait, chacun avait fait ses pronostics. Mais en voyant les ombres s'allonger sur le sol, tous pensèrent à ce qui les attendait cette nuit et les nuits suivantes. Sur la place du village ce fut une agglomération de têtes, tandis que les femmes accouraient chacune vers son mari pour s'enquérir de ce qui était arrivé et connaître les dernières nouvelles. Tout le monde se précipitait vers la boutique de l'épicier et celle du boulanger pour faire ses provisions, et aller manger chez soi au crépuscule.

Avant d'endormir leurs enfants, les parents leur racontaient que s'ils n'étaient pas obéissants, les diables noirs viendraient les fouetter durant la nuit.

Le soleil se coucha enfin, tandis que tous les habitants du village se trouvaient chez eux, regardant par la fenêtre ou assis sur la terrasse.

Cette nuit d'ailleurs, il n'était pas question de s'endormir. On continuerait à bavarder sans fin sur ce qui allait arriver le lendemain.

A huit heures du soir, on entendit le sifflet du chemin de fer, et chacun de trembler encore plus dans sa peau. Mais la peur atteignit son comble lorsque, au milieu de la nuit, on entendit les pas traînants des méharistes à travers les venelles du village tandis que leurs voix s'élevaient pour crier avec un accent soudanais :

— Qui va là !

Après cela, tout le monde fut persuadé que la question était sérieuse et que celui qui enfreindrait les ordres se verrait battu jusqu'au sang, s'il n'était abattu d'une balle de leurs fusils automatiques.

A l'aube, les portes s'entrouvrirent et les humains en sortirent comme des poulets qui auraient souffert d'avoir été trop longtemps enfermés dans leurs cages. Ils échangèrent des saluts sans conviction, chacun étant préoccupé par ses soucis.

On devait apprendre plus tard que quelques uns du village avaient été appréhendés durant la nuit, et avaient été dirigés vers le « kism » (1). Là, ils avaient été ligotés et battus avec des lanières en nerfs de bœuf. Ils n'osaient pas ouvrir la bouche pour se plaindre.

La journée se passa morne et longue, tandis que chacun traînait par les rues — le café ayant été fermé — pour écouter les propos qu'il avait déjà entendu depuis le matin pour la vingtième fois.

Histoire de passer le temps, on se réunissait à la porte d'Abdel Ghani. Celui-ci faisait rire tout le village par ses facéties. Il avait une tête comme une pomme de terre sous sa « takieh » (2) pointue. Lorsqu'on n'avait pas trop bien compris ses histoires pour rire, on se précipitait sur lui, on lui ôtait le bonnet et l'on crachait sur sa calvitie rougeoyante. C'était une manière comme une autre de rigoler et c'était un excellent exutoire pour l'angoisse de la nuit.

(1) Poste de police.

(2) Sorte de calotte que portent les hommes.

Abdel Ghani qui était malin, trouva dans cette situation un succès inespéré. Il se mit à mimer le désarroi du brave osta Abdel Khalek, le barbier du village, aux prises avec les méharistes la nuit dernière. Le gros homme avait beau supplier les grands diables noirs de le laisser tranquille : « Ce n'est pas ainsi que l'on agit messieurs, s'il vous plaît, messieurs », les coups de fouets pleuvaient sur lui comme la grêle. Abdel Ghani mimait d'une manière si comique que tout le monde voulait le voir et on lui donnait des cadeaux tant on riait de bon cœur.

Mais les rires s'arrêtèrent quand on vit pour la première fois trois méharistes passer en plein jour. Le premier était aussi haut qu'un poteau télégraphique, et Abou Of, le chamelier, aurait paru un enfant auprès de lui. Le second était moins grand, mais il était râblé et de puissante musculature, quant au troisième, il montrait des dents éclatantes et ses yeux lançaient des flammes. Tous trois avaient des cicatrices qui leur tailladaient le visage et portaient sur l'épaule un fusil, tandis que dans la main ils tenaient des fouets aux lanières enroulées les unes sur les autres et garnies de nœuds qui pouvaient enlever chacun un lambeau de chair avec aisance.

Un silence impressionnant se fit sur leur passage et personne ne se leva pour leur adresser un salut. Ils passèrent silencieux eux aussi. Mais ils ne devaient pas tarder à se retourner tandis que leurs yeux lançaient des éclairs de haine, et sans crier gare, leurs fouets s'élevèrent et sifflèrent dans l'air, tandis qu'ils criaient :

— Rentrez chez vous, fils de chiens !

En un clin d'œil tous les présents disparurent en courant à toutes jambes poursuivis par les trois noirs.

Cette nuit, le village s'endormit avant le coucher du soleil.

*
**

Deux, trois, cinq jours passèrent ainsi, et les conversations n'avaient d'autres sujets que les méharistes et ce qu'ils avaient fait. Une nuit, ils pénétrèrent dans la maison d'El Hag Moustapha tandis qu'il dînait, renversèrent la table et le frappèrent, tandis que sa femme se réfugiait sur la terrasse en hurlant, poursuivie par les méharistes.

On racontait également le cas de ce pauvre Abdel Hamid dont la femme devait accoucher au milieu de la nuit et qui fut contraint de sortir pour appeler la sage-femme. Intercepté dans la rue, il fut battu de verges jusqu'à ce qu'il eut déclaré qu'il était une femme et non un homme. Sa femme devait se débattre toute la nuit, et le matin on dut faire venir les Secours d'Urgence pour l'emporter à l'hôpital.

Que dire alors de ce qui advint au Cheikh El-Balad ⁽¹⁾ lui-même, lorsqu'il fut rencontré la nuit par les méharistes qui le rouèrent de coups tandis qu'il hurlait : « Je suis le cheikh, je suis le cheikh », et ceux-ci de lui répondre : « Cheikh de quoi, espèce de voleur ! Rentre immédiatement chez toi. »

Le jour du marché, on racontait des his-

(1) Fonctionnaire de l'état civil.

toires qui étaient aussitôt suivies de la réprobation générale. On disait que Moursi Abou Ismaïl avait été battu ce soir-là, bien qu'il ne possédât pas un lopin de terre. C'était tout simplement un gars comme tous les autres, un gars qui opérait la nuit, qui tuait, volait, pillait, mais qui connaissait pas mal d'histoires effrayantes. Il vivait pourtant seul dans cette localité et sa conduite était par ailleurs exemplaire ; il visitait les malades, présentait des condoléances à la famille des morts, aidait le faible et vengeait l'opprimé. Tant et si bien que la localité était fière de lui et le citait avec vanité, racontant comment il tordait une barre de fer, brisait un grand clou et soulevait à lui seul une balle de coton. Dès qu'on le voyait venir, tout le monde quittait sa charrue, son bétail et son champ, pour aller à sa rencontre. Comment se pouvait-il donc que les méharistes l'aient battu et qu'ils aient tiré sur lui pour l'intimider ? !

On devait bien le croire puisqu'on pouvait le voir derrière les barreaux de la prison, serrant les poings et grinçant des dents comme un lion blessé... Et chacun en s'éloignant se disait dans son for intérieur : « Écarte-toi du danger et adresse lui un chant. »

*
**

Les habitants du village acceptèrent leur sort et vécurent ainsi de longs jours. La haine qu'ils portaient dans leurs cœurs commença à se diluer petit à petit, pour ne laisser la place qu'à une lâche soumission aux événements.

L'Omdeh lui-même, qui écoutait maintenant les plaintes qui lui parvenaient, se conten-

tait d'avoir « une oreille en glaise et l'autre en pâte », comme dit le proverbe, pour ne pas accuser les contrevenants. Un soir il devait même avouer :

— Moi aussi, un soir, j'ai été appréhendé et l'on m'a intimé l'ordre de rentrer de suite chez moi.

L'histoire se répandit parmi les habitants et l'on en rit de bon cœur. On apprenait ainsi que l'Omdeh était un homme comme les autres et du coup il perdait toute son importance à leurs yeux.

Par contre, chacun cherchait à se rapprocher des Noirs qui tenaient le village. On essayait d'obtenir les bonnes grâces de Hassan le Long et de Gasser le Court. On savait, jour par jour, ce qu'ils avaient mangé et ce qu'il leur plairait de manger. On suivait des yeux le plateau qui leur était préparé dans la maison de tel ou tel notable, et qui leur parvenait porté triomphalement sur la tête du ghaffir Abdel Fattah.

Les gosses surtout pouvaient, en s'introduisant dans la caserne habitée par les méharistes, rapporter des nouvelles fraîches. Ils imitaient leurs faits et gestes, marchaient au pas comme eux, cherchaient par tous les moyens d'avoir des fouets semblables aux leurs, en achetant les queues du bétail qui était égorgé par Abou Ahmed, le boucher.

Au début, les parents voyaient d'un mauvais œil leurs enfants imiter les méharistes, mais avec le temps, on s'habitua à ces jeux, et l'on ne parlait que de la confection de ces fouets en nerf de bœuf, qu'ils fussent de fabrication soudanaise ou égyptienne.

Les étudiants qui se piquaient d'indépendance allèrent jusqu'à bavarder avec les méharistes qu'ils rencontraient par les rues. On alla même jusqu'à reprocher à certains effendis, fonctionnaires, leurs propos malveillants envers les nouveaux gouvernants noirs, et l'on se retournait plutôt contre la lâcheté des habitants du village qui acceptaient cet état de servitude sans se plaindre et cherchaient à gagner les bonnes grâces de trois soldats miteux qui ne valaient pas un millième vaillant.

On se rendit bien vite compte que la raison des doléances des étudiants et des fonctionnaires, était que les uns et les autres ne pouvaient plus traîner par les rues, taquiner les jeunes filles comme ils le faisaient auparavant ni passer les nuits à veiller au café. El-Badraoui qui avait l'habitude de faire chaque jour un rapport aux autorités pour accuser tel ou tel habitant du village, cessa de rédiger ses rapports et se contenta de se rapprocher des méharistes, alléguant qu'il avait fait un voyage à Dongola, au Soudan. Il leur rapportait toutefois ce qui pouvait les intéresser. Mais tout cela ne lui servit à rien, lorsqu'il fut rencontré un certain soir circulant par les rues après le coucher du soleil, et qu'il fut fouetté d'importance. Traînant dans la poussière, il suppliait les méharistes de l'épargner au nom de tous leurs aïeux.

Enfin, dans ce silence apparent, tous les habitants du village, petits ou grands, riches ou pauvres, commençaient à trouver que leur situation était déplorable. L'omdeh, aussi bien que les ghaffirs ou les notables, n'étaient plus que les serviteurs de ces trois méharistes. Le com-

merce allait mal, le café était fermé, la boulangerie était sur le point de l'être. Le village n'était plus que le fief de ces gredins noirs. On ne parlait que de leur coin préféré dans le village, dans la venelle de Mabrouka, la marchande d'œufs, la célibataire, vers laquelle ils venaient tous les soirs, les yeux flambants de désir.

Les hommes, aussi patients que des chameaux, se contentaient d'écouter, de parler, attendant toujours la délivrance. Cet instant tant attendu finit par arriver...

*
**

Moursi Abou Ismaïl avait été enfin libéré de sa prison, mais il ne demeurait jamais tranquille. Il quitta même le village, un soir, sans que personne sache où il était allé.

Un jour que l'on se demandait avec ennui ce que l'on allait bien cuisiner pour la Mi-Chaaban, on vit courir les méharistes comme des fous à travers les rues, hurlant, à moitié nus, les cheveux en broussaille. Qu'était-il donc arrivé? Où étaient leurs chaussures lourdes et surtout leurs terribles fouets?

On se rendit compte aussitôt que quelque chose de grave venait de se produire. Sans pouvoir se retenir, tous les habitants du village couraient après eux pour savoir ce qui était arrivé. On finit par apprendre que Abdel Salam, le menuisier, avait fabriqué avec la complicité d'El Wardani, un pont qui pouvait mener de la maison d'Abou Hussein jusqu'à la caserne des méharistes, en passant au dessus de la rue, et ce en abaissant deux échelles qui avaient été

confectionnées en secret. Au milieu de la nuit, les hommes commencèrent leur action. Abdel Méguid avait un couteau entre les dents, tandis qu'El Wardani tenait une hache, et Saleh un fusil Mauser.

Mais le plus important, c'est que Moursi Abou Ismaïl qui ne craignait rien, se faufila tout seul dans la chambre des méharistes qui dormaient durant le jour et veillaient la nuit, pour en sortir avec leurs fusils et leurs fouets.

Tout cela ne faisait aucun doute, il suffisait de voir les méharistes dans cet accoutrement, courir comme des fous à travers les rues pour le croire.

Il aurait fallu voir les tyrans noirs courir chez l'Omdeh et lui baiser la main pour qu'il donne les ordres nécessaires à la restitution de leurs armes.

On n'était pas certain de ce que leur répondit l'Omdeh, mais tous étaient d'accord pour dire qu'il fit l'imbécile, alléguant qu'il n'était plus maître de la situation, bien qu'il sût comme tout le monde qui étaient les malins qui avaient fait le coup.

On se souvient encore de tout le branlebas : le « markaz » (1), le Parquet avec ses officiers, et le Moudir (2), et le téléphone qui ne cessait de sonner entre le chef-lieu de la Moudirieh et le village.

Enfin vint le jour où on vit les méharistes reconduits sous bonne garde vers la gare du chemin de fer. Tout le monde se demandait avec inquiétude ce qui allait bien arriver. Allait-

(1) Chef-lieu.

(2) Gouverneur d'un département.

on rechercher Abou Ismaïl ? Allait-on punir tout le village ? Et les jours passèrent ainsi, tandis que le café était toujours fermé et que l'on attendait l'arrivée d'autres méharistes.

Malgré tout cela, les habitants commencèrent timidement par allumer les lampes durant les nuits, et la mosquée fut pleine de fidèles qui venaient prier en pleine lumière. Et les rires fusaient de partout sans raison valable. Les étudiants recommencèrent à taquiner les filles ; les chansons lestes à l'intention des méharistes étaient dans toutes les bouches, même dans celles des jeunes filles ; et les curieux venaient vers la soirée organisée par Abdel Ghani qui, se ceinturant la taille et ôtant son bonnet pour découvrir sa calvitie rougeoyante, se mit à danser, tandis que l'oncle Dahdour donnait le rythme sur une casserole de cuivre, et que tout le village riait à gorge déployée en félicitant Abdel Ghani : « Voilà une belle soirée, mon vieux, voilà enfin une soirée... »

Youssef Idriss

traduction française
de Gabriel Boctor.

L'Unesco et l'appréciation des valeurs mutuelles de l'Orient et de l'Occident

De tous les problèmes qu'impliquent la coopération pacifique entre les peuples et l'interpénétration des cultures, il n'en est sans doute aucun qui s'impose plus clairement à l'attention de l'Unesco que celui de la compréhension mutuelle entre l'Orient et l'Occident. Dans d'autres domaines des relations internationales, il peut se trouver que le resserrement des liens culturels entre peuples soit impuissant à porter remède à de pressants conflits politiques ; ou, à l'inverse, qu'une longue tradition d'échanges pacifiques aboutisse à une compréhension aisée et naturelle. Au contraire, le développement de relations harmonieuses entre les peuples de l'Orient et ceux de l'Occident pose avant tout un problème d'ordre psychologique, culturel et spirituel.

N.D.L.R. — Il nous paraît intéressant, au moment où se réunit l'Assemblée Générale de l'UNESCO à Paris, dans les nouveaux palais décorés par Picasso, Miro et Calder, de mettre sous les yeux de nos lecteurs ce document sur l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident. Nos lecteurs auront reconnu sans peine que « la Revue du Caire » a depuis 1938 appliqué les dispositions du Projet Majeur et que certaines des œuvres que l'UNESCO appelle de ses vœux, notamment sur la Littérature et la Peinture égyptiennes, existent aux éditions de la Revue du Caire.

Connaissance et appréciation

Traditionnellement, au prix d'une simplification factice, l'Orient et l'Occident ont été présentés comme les deux faces — à jamais complémentaires, mais à jamais séparées — de la civilisation ; trop souvent cette idée a trouvé crédit auprès des intéressés eux-mêmes, décourageant à l'avance le mouvement d'intérêt sympathique qui pouvait les porter l'un vers l'autre.

Pourtant, l'histoire impose aux nations de co-exister en un monde unifié, et les peuples doivent, au sens le plus fort du mot, s'entendre, construire, à force d'échanges mutuels et de volonté de compréhension, l'univers moral commun qui donnera un sens positif à leur coexistence. Les hommes n'ont plus le droit de s'ignorer : il leur faut choisir entre le conflit et la compréhension. La vocation de l'Unesco est de construire entre eux les fondements de ces relations fécondes.

Dès les premières années de son existence, l'Unesco, dans son effort pour aider à l'avènement de la paix en créant un climat de compréhension mutuelle entre les peuples de traditions culturelles différentes, a consacré une part importante de son activité au rapprochement de l'Orient et de l'Occident. Mais ses entreprises, tout en reflétant une même inspiration, n'étaient pas encore étroitement coordonnées en fonction d'un but clairement défini. Il restait à analyser et à mettre en lumière les fins, l'esprit, les méthodes et les moyens d'une action systématique en vue d'une compréhension accrue entre l'Orient et l'Occident. C'est pourquoi, depuis 1954, l'idée s'est progressivement imposée de remplacer cette multiplicité d'efforts par un faisceau d'activités coordonnées, mises en œuvre par

l'Unesco de manière à susciter autour d'elle un ensemble d'initiatives capables de multiplier l'efficacité de son action directe.

En inscrivant au programme de l'organisation un « projet majeur relatif à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident », la Conférence générale, réunie à New Delhi en novembre 1956, ne s'est pas proposé d'autre but que cette concentration et cette continuité dans l'action de l'Unesco.

Pour l'aider à définir et à mener à bien ce programme de longue haleine, l'Organisation s'est entourée des conseils d'un Comité consultatif international au sein duquel sont représentés les différentes cultures d'Orient et d'Occident. C'est à ce Comité qu'il revenait de définir avec plus de précision l'esprit et le style propre de ce Projet majeur. Ayant, lors de sa deuxième session, procédé à une analyse approfondie des obstacles d'ordre psychologique qui rendaient difficile la compréhension mutuelle des peuples de l'Orient et de l'Occident, le Comité a préconisé une double action : lutte résolue contre les préjugés et les erreurs réciproques ; et travail en profondeur destiné à élever l'esprit des hommes au-dessus des suggestions du quotidien et de l'immédiat. Il faut replacer les faits culturels et sociaux à la fois dans l'ensemble de l'évolution historique, dans le cadre des rapports inter-régionaux, et dans leur juste perspective socio-économique.

Ces quelques réflexions donnent son sens au titre du Projet majeur. Il ne s'agit pas seulement de répandre la connaissance et la compréhension des expressions les plus raffinées du génie des différents peuples — celles dont l'intelligence serait réservée à une minorité de spécialistes ; ni de se cantonner dans l'étude des hautes époques du passé.

Mais, au contraire, de développer entre les peuples la compréhension sympathique de ce qui, au regard de chacun d'eux, fait de la vie une vie vraiment humaine — et qui, par là même, est susceptible d'enrichir l'esprit de tous les hommes.

Les termes d'Orient et d'Occident, l'Unesco n'a pas voulu leur donner une signification géographique précise, car toute frontière trop absolue serait arbitraire en face des interpénétrations culturelles dont l'histoire a été le théâtre, ou de la multiplicité interne de chacune des zones considérées. D'un côté les grandes civilisations de l'Asie et leurs prolongements actuels, de l'autre les cultures émergeant de l'évolution européenne. Ces notions communes suffisent à circonscrire les données d'un problème universel, dans un monde où coexistent les traditions les plus hautes et les plus vivantes, et auquel, sous des formes diverses selon le degré d'équipement des nations, les conquêtes technologiques de l'Occident posent des problèmes sans précédents.

Ici nous touchons au centre du problème, et aux embarras de l'appréciation mutuelle. Comment s'étonner que l'Occident apparaisse aux peuples orientaux sous les apparences d'un Prométhée animé par le seul souci du pouvoir matériel, oublieux des richesses de l'esprit ? Et qu'à l'opposé l'Orient passe pour préoccupé exclusivement de réalités intemporelles, mais incapable d'organiser et d'améliorer la vie ici-bas ? Vision simpliste et sans doute fondamentalement erronée, mais qui s'explique aisément. Ajoutons à cela que, dans le monde moderne, l'Orient ne dispose guère des moyens de se faire entendre. Étudié — et souvent avec une passion admirable et désintéressée — par les savants de l'Occident, il risque de demeurer pourtant un simple « objet » si une action résolue n'est pas entre-

prise pour combler le handicap qui affecte ses moyens d'expression propres. Il est aisé d'imaginer les sentiments de frustration que peut susciter, chez les Orientaux, cette situation défavorisée. Quant à l'Occident, c'est la surabondance et le caractère incontrôlable de ses moyens d'expression et de transmission qui sont responsables de l'image étonnante — et souvent scandaleuse — qu'il offre de lui-même à des peuples à qui nul correctif n'est jamais présenté.

En ayant recours aux mots d'« appréciation mutuelle », l'Unesco a entendu souligner la gravité de cette asymétrie. L'appréciation suppose la connaissance, implique même la compréhension : elle y ajoute cependant cet élément d'affectivité qui donne leur chaleur aux rapports humains et les garde du malentendu toujours renaissant. Quant à l'idée de « mutualité », elle évoque une égalité parfaite et totalement reconnue : le respect mutuel, la tolérance vraie. Sur le plan de la connaissance, un effort prioritaire s'impose pour donner aux peuples d'Orient les moyens de se faire reconnaître, d'annoncer aux autres peuples leurs valeurs telles qu'ils les vivent effectivement. Sur le plan ultime de l'appréciation mutuelle, la finalité du projet majeur est de faire régner entre les nations le dialogue et la coopération : ici l'effort de l'Organisation doit porter sur les deux côtés au même titre.

L'Action entreprise

Le programme de ce projet majeur se développe sur trois plans fondamentaux : celui des études et des recherches de base, celui de l'éducation, celui de la vie culturelle du grand public. Cependant, son propos n'est pas de favoriser les études savantes

comme telles : d'autres aspects du programme de l'Unesco y pourvoient. Il est de tirer le meilleur parti de ces études pour la formation du non-spécialiste, de l'homme de la rue.

Des *entretiens* et des *rencontres intellectuelles* sont organisés pour analyser et approfondir les valeurs culturelles et les conditions de leur appréciation : facteurs religieux, scientifiques, problèmes philosophiques et moraux, problèmes d'échanges.

Des *études* et des *publications de sciences sociales* tendent à mettre à la disposition du public une connaissance plus exacte de l'évolution actuelle des sociétés orientales, et des transformations de leurs valeurs traditionnelles ; les modalités de la transmission des valeurs culturelles d'une civilisation à une autre sont aussi mises à l'étude sur des cas concrets.

Une enquête systématique est en cours pour dresser un tableau des grands *ouvrages de synthèse* susceptibles de donner au public une idée exacte et à jour des civilisations les plus importantes — encyclopédies, histoires générales, études comparatives, etc. — et pour reconnaître les lacunes qui demandent à être comblées dans les différentes langues.

On se propose, au cours des années à venir, de mettre en chantier une enquête sur l'enseignement des littératures modernes, de contribuer par des bourses de voyage à la formation d'un personnel plus nombreux de traducteurs capables de rendre dans les langues de l'Occident l'esprit des grandes œuvres des littératures orientales, de favoriser le jumelage d'institutions universitaires vouées à l'approfondissement et à la présentation des valeurs culturelles.

Dans le domaine de l'éducation, se pose tout d'abord la grande question des *programmes scolai-*

res : déjà surchargés, ils ne se prêtent guère à un nouvel accroissement. Le Conseil consultatif international des Programmes doit étudier les moyens d'impartir aux élèves des notions de base concernant les grandes civilisations sans pour autant alourdir exagérément leurs études. Les *manuels*, les divers auxiliaires de l'enseignement doivent être améliorés pour favoriser l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles : telle est la finalité d'un programme actuellement en cours, qui culminera avec une réunion d'études qui va se tenir à Tokyo, et à laquelle participeront des enseignants et auteurs de manuels d'Orient et d'Occident.

L'Unesco encourage aussi ses Etats membres à consacrer à leurs valeurs culturelles nationales des livres de lecture récréative adaptés à l'esprit des jeunes gens, qu'elle mettra à la disposition des écoles d'autres pays. Dans le même esprit, elle se propose de publier elle-même de courtes brochures de synthèse à *l'usage des maîtres et des élèves*. Elle étudie le problème de la formation des maîtres eux-mêmes. Par des réunions et des stages pédagogiques, elle s'efforce de développer chez eux la conscience du grand problème des relations Orient-Occident.

Dans les réseaux d'écoles associées qui participent à son action, elle met à l'épreuve les *méthodes pédagogiques* les mieux adaptées aux fins du Projet majeur : des réunions permettent, par la confrontation de ces expériences, d'en tirer tous les fruits. Les associations internationales du personnel enseignant s'associent à ce vaste ensemble d'entreprises, par des conférences, des échanges, par l'élaboration d'un matériel scolaire mieux adapté.

De même, dans le domaine illimité des *activités de jeunesse*, des activités d'éducation des adultes,

l'Unesco assiste les groupements qui organisent réunions et stages d'études entre dirigeants d'Orient et d'Occident, élaborent du matériel, développent les échanges entre leurs membres de continent à continent, s'efforcent par mille moyens de faire passer dans la vie d'une communauté donnée quelque chose des richesses culturelles de l'autre partie du monde.

A l'intention directe du public se développe un programme de traductions de grandes œuvres des *littératures classiques et modernes* d'Orient et d'Occident ; des albums sont publiés pour faire connaître des chefs d'œuvre peu connus de l'art ; des expositions itinérantes de reproductions d'œuvres d'art embrassant des périodes importantes sont mises en circulation parmi les Etats membres : la dernière en date concerne l'art de l'aquarelle en Orient et en Occident. Parallèlement, l'Unesco prépare la publication de matériel de projection, de volumes à bon marché offrant au grand public un *matériel iconographique* d'accès facile. Les échanges entre musées sont encouragés, pour remédier aux lacunes des principales collections d'Asie et même d'Occident. L'an prochain, l'Unesco mettra en chantier la publication de deux séries parallèles d'ouvrages populaires dont chacun donnera au lecteur le *panorama de la littérature ou de l'art* d'un pays d'Orient.

Les grands moyens d'information sont pour l'Unesco l'objet d'une attention privilégiée. L'Organisation met à la disposition des journalistes et des producteurs de radio des articles et des émissions types, des informations de base ; elle favorise les échanges et la coopération entre eux, réalise des programmes d'émissions musicales comparatives, des reportages ; elle diffuse les listes des meilleurs films utilisables au cinéma ou à la télévision pour

répandre une appréciation authentique des valeurs culturelles d'Orient et d'Occident ; elle compose des expositions de photographies. Une brochure relative à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles d'Orient et d'Occident est largement diffusée dès cette année.

Au musée Cernusci à Paris sera organisée en novembre, à l'époque de la Conférence générale, une exposition sur l'interdépendance des cultures ; un film en sera tiré ultérieurement.

Ce sont là quelques aspects des activités par lesquelles l'Unesco s'efforce d'apporter au public le plus large une connaissance plus vivante et plus authentique des valeurs culturelles de civilisations éloignées et peu connues. Afin de concentrer cette action, l'Organisation encourage la mise en œuvre, par ses Etats membres, de campagnes — par exemple de « semaines de compréhension Orient-Occident » — et place à leur disposition certains services indispensables à l'organisation de telles campagnes.

Mais la cheville ouvrière de ce Projet majeur, ce sont sans doute les contacts humains directs qu'il permet, tant à la faveur des réunions, entretiens, stages d'études, tournées de conférences, prévus au programme qu'à la faveur des *bourses d'étude et de voyage* que l'Unesco accorde aux spécialistes des sciences de l'homme pour des études approfondies sur les diverses civilisations, aux éducateurs pour qu'ils acquièrent une expérience directe des civilisations sur lesquelles pourront porter leur enseignement ou leurs activités d'éducation extra-scolaire. Dans l'administration de ce programme de bourses, l'Unesco s'efforce de multiplier les contacts entre individus qui, par leur situation ou leurs activités, sont à même d'exercer une influence sur les cou-

rants de pensée et sur l'opinion publique dans leurs pays respectifs.

Telle est, dans ses grandes lignes, la structure de ce Projet auquel va être consacré un effort systématique de dix ans. L'appel que l'Unesco a lancé à ses Etats membres, aux organisations internationales non gouvernementales, n'est pas resté sans écho. Dès maintenant, on peut augurer favorablement du développement de ce Projet. Sans doute, d'ailleurs, l'expérience acquise au cours de son exécution amènera-t-elle à en réviser le contenu concret. Mais sa visée ultime n'en sera certainement pas altérée.

Quelle idée est-il légitime de se faire de l'efficacité d'un programme de ce genre, dans le domaine fluide et sans limite des opinions et des attitudes humaines ? N'attendons pas dans l'immédiat une révolution totale dans la sensibilité des hommes, dans le fonctionnement des institutions. Mais espérons du moins, au terme de dix années, que des habitudes nouvelles seront nées, qu'une voie aura été frayée, que certains programmes ambitieux auront été amorcés dans divers pays, que le public et les différentes catégories professionnelles disposeront d'instruments meilleurs et plus nombreux pour accéder à une connaissance authentique des diverses civilisations. Pensons aussi que les Etats, que les institutions publiques et privées, maintenant et renforçant les liens nouveaux qui se seront établis entre eux, poursuivront d'eux-mêmes l'action entreprise sous l'impulsion de l'Unesco, et que les meilleures chances seront réunies pour la constitution d'un humanisme renouvelé et élargi au sein duquel coexistent et collaborent des cultures originales mais ouvertes les unes aux autres.

Jacques Havet

CARACTERES A VENDRE

ACTE IV

SCENE I

Une salle à manger de style, composée d'un buffet, d'une table et de 12 chaises, en bois de chêne. La salle s'ouvre sur un grand balcon qui donne sur un jardin dont on aperçoit les arbres. Entre la salle et le balcon il y a une grande porte vitrée, à plusieurs battants.

Soraya paraît plus âgée : quelques mèches blanches argentent le milieu de sa chevelure, mais elle a gardé sa beauté. Elle porte une robe bleue.

A la levée du rideau, elle dispose des fleurs dans un vase placé sur un guéridon. D'autres vases se trouvent sur la table, et les fleurs sont encore en tas à côté des vases.

Idris porte un coftan blanc, avec une large ceinture verte.

Cf. les actes premier, deuxième et troisième dans les Nos. de Juillet-Août, Septembre et Octobre 1958.

N.D.L.R. — Mtre Fathy Radouan est né à Minieh en Haute Egypte en 1911. En 1933, il termine ses Etudes de Droit à l'Université du Caire et se consacre au barreau et à la politique. En septembre 1952, il devient Ministre d'Etat; en 1954, Ministre des Communications. Il est ensuite Ministre de la Culture et de l'Orientalion Nationale. Mtre Fathy Radouan est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : **Ghandi, Mon frère citoyen, Le prophète Mohammed, Moustafa Kamel, Mussolini, Faits et Rêves, De Valera.** Il a débuté au théâtre avec **Les larmes de Satan** (éd. française de la Revue du Caire, 1957). Cette pièce fait partie avec une autre, **Procès de dix personnages à leur auteur,** d'un nouveau recueil, paru en octobre 1957.

Il est occupé, près du buffet, à disposer des sandwiches dans des assiettes.

Tout en disposant les fleurs, Soraya fredonne.

SORAYA : Idris, donne moi ces ciseaux.

IDRIS : Madame ?

SORAYA : Les ciseaux sont là-bas, au bout de la table (*les montrant de l'index*) ...là.

(Idris se dirige vers l'endroit indiqué pour découvrir les ciseaux.)

SORAYA : là... ne les vois-tu pas ?

IDRIS : Si, Madame, si... les voilà (*il les lui tend*).

SORAYA (*prenant les ciseaux puis se retournant vers Idris et le regardant longuement*) : Idris !

IDRIS (*poli*) : Madame ?

SORAYA : Comme tu es chic dans ce coftan !

IDRIS : Je vous dois tout.

SORAYA (*s'assied sur un siège près de la table en tenant quelques tiges de fleurs dans ses mains, puis croise les jambes et s'accoude sur son genou*) : Tu ne sais pas combien je suis heureuse aujourd'hui...

IDRIS : Que Dieu vous rende toujours heureuse, ainsi que le Docteur.

SORAYA : Que Dieu nous rende tous heureux...

IDRIS : Oui, tous, par la grâce de Dieu.

SORAYA : Sais-tu, Idris, pourquoi je suis heureuse... contente de Fahmy, de moi-même, de toi, de tout ce qui nous entoure ?

IDRIS : La raison en est claire... c'est notre succès et notre victoire.

SORAYA : Non, ce n'est pas seulement cela...

(Idris se tait et réfléchit.)

Ne te fatigue pas, Idris, à réfléchir en ce jour de fête... je vais te dire la raison... nous avons triomphé...

IDRIS : Dieu soit loué !

SORAYA (*continuant*) : ...triomphé, mais sans pertes.

IDRIS : Sans pertes ? Comment Madame ? Feu Moustafa a été tué d'une balle... et il est mort à la fleur de l'âge... Kamal a été assassiné.

SORAYA (*s'expliquant*) : Moustafa a été tué, Kamal a été assassiné, Fawzi a été condamné aux travaux forcés, beaucoup ont été emprisonnés ou renvoyés de leur travail, ou combattu dans leur commerce... mais tout cela ce ne sont pas des pertes... ce sont des gains... des victoires... Je dois dire, Idris, que la vie douce, exempte de difficultés, de peines... n'est pas une vie humaine... c'est une vie inexistante... c'est une utopie morbide. Les heureux mortels qui voient toutes leurs aspirations se réaliser, tous le monde content d'eux et qui sont satisfaits d'eux-mêmes finissent par en avoir assez de leur bonheur. La vie heureuse, Idris, c'est celle de l'homme qui trouve quelque chose pour quoi peiner et se fatiguer; on découvre alors dans sa fatigue une joie, une satisfaction, une source d'énergie.

IDRIS : Ma foi, c'est vrai !

SORAYA : La mère que son bébé réveille d'un doux sommeil pour têter peut maigrir... mais elle est heureuse au fond d'elle-même... elle est heureuse dans tout son être de cette fatigue.

IDRIS (*avec amertume*) : C'est la Volonté de Dieu qui sait tout !

SORAYA : Ne crois pas, Idris, que je suis malheureuse parce que je suis privée d'enfants... Je l'étais au début de ma vie conjugale... j'étais comme une tigresse furieuse... je cherchais n'importe quoi où je puisse planter mes griffes,

parce que ma vie n'avait aucun but. J'étais une bête qui mangeait et dormait sans rien faire. Mais à présent, le journal — notre journal — est mon fils, tous les rédacteurs et tous les employés sont mes enfants... même toi, Idris !

IDRIS (*baissant la tête, confus, et se lissant la moustache*) : Dieu merci, tout a bien fini.

SORAYA : Ne te fâche pas... je connais ta valeur et je respecte ton âge, mais aujourd'hui je suis en fête... je dois te faire part de tous mes sentiments... Te rappelles-tu le jour où on t'a transporté à l'hôpital des fièvres, avec une typhoïde ?

IDRIS : Fasse Dieu que je ne revoie point un si mauvais jour !

SORAYA : Ce jour-là, j'ai pleuré. La nuit, j'ai remarqué que Fahmy se retournait dans son lit et n'arrivait pas à dormir... j'ai pensé qu'il y avait de nouveaux ennuis politiques ou financiers... et je lui ai demandé : « Qu'y a-t-il ? » Et il m'a répondu : « Idris, ma chère Soraya... »

IDRIS (*profondément touché et sur le point de pleurer*) : Je vous dois tant... je vous devrai tant toute ma vie...

SORAYA (*essuye une larme sur sa joue, puis se lève tenant toujours les fleurs et se dirige vers la table, puis, face au public, elle étend les bras et s'exclame*) : C'est une fête... une vraie fête... nous avons triomphé sans pertes... aucun d'entre nous n'est tombé en chemin... il n'y a eu dans nos rangs aucun traître... personne parmi nous n'a eu peur... nous ne nous sommes laissés dominer ni par la témérité ni par l'ambition. Nous étions une famille, et quand nous avons grandi, nous sommes devenus une plus grande famille... nous nous aimons davan-

tage... nous n'avons jamais été un parti !

IDRIS : Par Dieu, tout cela est si vrai !

SORAYA : Ecoute Idris... tu sais certainement que le rôle que tu as joué parmi nous était formidable. Je n'oublie pas... et Fahmy non plus... que la police a fait de tout... elle a essayé de t'acheter afin que tu nous espionne pour son compte... et tu as refusé... elle a essayé de faire de toi aux procès des assassinats et aux procès des documents qu'ils forgeaient contre nous un témoin du Roi... elle t'a proposé beaucoup d'argent... énormément d'argent... et tu as refusé...

IDRIS (*essayant de l'empêcher de parler*) : Je vous en prie, Madame, vous me rendez honteux... je suis l'un des vôtres... je suis votre serviteur... ma chair est le fruit de vos bienfaits... vous travaillez et vous vous fatiguez pour mon pays, mes enfants, mon honneur...

SORAYA (*émue et expansive*) : Tu es un grand homme, Idris, et tu es en droit de te mettre à égalité avec les plus grands chefs du mouvement... Fahmy, Choucri, Rachad, Fouad..

IDRIS : Je vous en prie, Madame... **je suis un** homme simple sans ambitions.

SORAYA (*soulevée*) : Je vous défends de répéter ce mot une autre fois... simple et sans ambitions... simple, j'accepte, car nous sommes tous simples... mais sans ambitions... c'est là le mal que notre mouvement a voulu extirper... Nous avons voulu mettre fin à cette soumission servile... cette résignation devant les forts, les riches, les puissants... est la cause de tous nos maux, de tous nos malheurs !

SCENE II

(Fahmy entre. Il a l'air fatigué. Il est très grisonnant et assez vieilli.)

FAHMY : Soraya et Idris... comme d'habitude... quand ils se rencontrent, il y a toujours un orage qui éclate... pourquoi tant d'excitation ? Tu prononçais un discours électoral ?

SORAYA (*allant promptement vers lui, et lui prenant les deux mains après avoir déposé les fleurs sur la table*) : Mabrouk... ⁽¹⁾ mabrouk Fahmy... nous sommes aujourd'hui en fête !

FAHMY (*tiède*) : Mabrouk... c'est vrai que nous sommes en fête ? (*d'un ton légèrement interrogatif*).

SORAYA (*choquée et intriguée*) : Tu demandes ou tu approuves ?

FAHMY : Je demande...

SORAYA (*protestant*) : Tu demandes ? Ne sais-tu pas que nous célébrons le quinzième anniversaire de la fondation de notre journal ?

FAHMY (*se laissant choir sur une chaise et s'adressant à Idris*) : Abdel-Basset est en train de ranger les sièges dans le jardin. Vas l'aider, je t'en prie, car nos amis vont arriver bientôt.

(Dès qu'Idris sort, Fahmy commence à parler.)

FAHMY : Soraya... je suis malheureux... oppressé... je supporte mal cette stupidité dont nous nous occupons.

SORAYA (*devenant blême, et laissant pendre les fleurs qu'elle avait reprises*) : Tu dis que tu es malheureux et oppressé... qu'est-ce que c'est que cette triste nouvelle en ce jour de fête ?

FAHMY (*d'une voix plus basse, et laissant sa tête pendre sur sa poitrine*) : Quelle fête ?

(1) Souhait de bonne fête.

SORAYA (*allant vers lui, posant la main sur son front puis lui prenant les deux mains dans les siennes*) : Es-tu souffrant ? As-tu mal ?

FAHMY (*la repoussant doucement de sa main pour qu'elle s'asseye, et poursuivant à voix basse*) : J'aurais préféré être souffrant !

SORAYA (*le corps tendu et le visage encore blême*) : Tu veux me tuer ? Au moment où je suis montée au faite de la joie tu veux me lancer dans l'abîme de la déception... sans raison et sans préliminaires !

FAHMY : Les raisons ne sont que trop nombreuses... et les préliminaires se sont succédés sous nos yeux, mais nous étions comme des bœufs aux yeux bandés... tournant et ne voyant rien. Si on enlève le bandeau, les bœufs sont pris de vertige et s'arrêtent !

SORAYA : Qu'est-ce que c'est que ce rébus ? Je ne comprends rien à ton mystérieux langage...

FAHMY : Nos fêtes sont finies... nous avons vaincu... nous sommes maintenant des gens influents dans le pays... notre journal a le plus fort tirage... une carte de n'importe lequel d'entre nous fait de l'effet... nos adversaires accueillent volontiers cette carte pour que nous leur en voulions moins... et nos partisans ne souhaitent que de nous satisfaire. Les spéculateurs de la politique voient toujours l'avenir...

SORAYA : Tu es malade... tu divagues (*elle revient vers lui, s'appuie sur le bras du fauteuil où il est assis ; Fahmy appuie sa tête contre elle*).

FAHMY : Je regrette de te causer ce choc un jour que tu destinais à la joie. C'est toi qui a eu l'idée de cette réunion, tu as proposé que nous

nous rencontrions dans notre maison, et que nous passions quelques moments de détente et de distraction. Tu as tout arrangé... tu as acheté les fleurs et choisi les mets... tu as convoqué l'orchestre qui joue en ce moment... tu as écrit toi-même les cartes d'invitation de cette jolie main (*il lui prend la main et l'embrasse*).

SORAYA : Qu'y a-t-il derrière tout ça ? Quelqu'un est mort ? A-t-on arrêté quelqu'un ? Y a-t-il eu un scandale subit ? A-t-on découvert un complot ?

FAHMY : Le complot remonte à bien longtemps... je le vois tous les jours se concentrer et mûrir... plutôt toutes les heures !

SORAYA (*s'éloigne de lui brusquement et se tient debout devant lui*) : Tu m'effraies... tu dis un complot ?

FAHMY : Ne t'alarme point... oui un complot. Tu as toujours été pour moi une source de foi et de confiance dans les heures sombres... que s'est-il donc passé ?

SORAYA : Toute notre vie, Fahmy, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Je recevais les nouvelles de difficultés, de souffrances, de malheurs politiques, de désastres financiers... mais je ne t'ai jamais entendu parler de cette voix triste et avec cette résignation désespérée...

FAHMY : Chérie, tu as raison... tout ce que nous avons subi était une partie de notre lutte. Nous y étions préparés... nous l'attendions même avec joie... car tous les maux qui s'étaient abattus sur nous cachaient du bien... sauf ce qui tombe sur nous maintenant...

SORAYA (*suppliant et sur le point de pleurer*) : Je t'en prie, je t'en supplie... cesse de me mysti-

fier avec ces énigmes... dis-moi franchement, qu'y a-t-il ? une trahison ?

FAHMY : Oui, une trahison... une haute trahison.

SORAYA (*criant presque*) : Trahison (*mettant la main sur sa bouche*) ...Qui est le traître ?

FAHMY : Toi.

SORAYA (*interrompant*) : Moi, moi, moi... (*puis s'avancant brusquement vers lui et s'arrêtant devant lui*) : Es-tu devenu fou ?

FAHMY : Je jouis pleinement de l'usage de ma raison... oui, toi... mais ce qui atténue ta responsabilité, c'est que nous sommes tous tes complices... moi, Choucri, Mourad, Rachad, Fouad.

SORAYA (*s'asseyant sur le bras du fauteuil et lui prenant la tête entre ses mains*) : Mon chéri... tu es malade !

FAHMY (*dégage sa tête et se lève, il arpente la pièce en silence, cependant que Soraya le regarde, muette. Pendant quelques instant, on n'entend dans la salle que le bruit régulier des pas de Fahmy. Puis Fahmy s'arrête au milieu de la scène et parle d'une voix vibrante*) : C'est le succès... notre plus mortel ennemi ! Nous avons triomphé... et nous avons perdu, du coup, ce magnifique élixir qui nous rassemblait : la crainte... la crainte d'échouer, la crainte de nos ennemis... l'espoir du succès... Nous faisons des sacrifices parce que le sacrifice était la seule voie qui nous fût alors ouverte... Nous n'avions, devant nous, qu'une alternative : le sacrifice ou la trahison. Il n'était pas aisé pour n'importe lequel d'entre nous de trahir... et nous étions ainsi contraints de nous sacrifier... nous marchions sur une route longue et étroite et son étroitesse nous obligeait à marcher les uns

derrière les autres, en rang d'armée. Nul d'entre nous ne pouvait faire marche-arrière sans fouler les corps de ses camarades.

SORAYA : Mon chéri... tu te fais des illusions... les idées noires du passé te reviennent... tu aspiras de nouveau à te replier sur toi-même et à t'isoler...

FAHMY : Je prévoyais que tu dirais cela... et après tout, qui sait... peut-être as-tu raison... les caractères que nous avons achetés ont pu fonctionner avec énergie et constance pendant plus de 15 ans. Or, tout appareil qu'on vend et qu'on achète s'use et s'amortit... il nous faudrait demander au Docteur de nous les réparer... ou de nous en fournir d'autres.

SORAYA (*s'asseyant, comme frappée de stupeur*) : Ayez pitié de moi, mon ami... ce n'est pas le moment de mêler la plaisanterie au sérieux...

FAHMY (*allant vers elle, et mettant sa main sur son épaule*) : C'est du sérieux... du sérieux pur... du sérieux amer !

SORAYA : Je ne comprends rien... je ne vois rien !

FAHMY (*glisse sa main dans sa poche, et retire quelques lettres qu'il remet à Soraya l'une après l'autre*) : Tenez, Madame... des lettres d'excuse... des lettres officielles d'excuse de ne pouvoir assister à la réception... d'Abdel-Rahman, de Samir, de Riad... des excuses officielles, comme si nous ne nous connaissions pas... comme si ces gens n'étaient pas une partie de moi-même... comme s'ils n'étaient pas mes compagnons, comme si cette réception n'était pas la leur... comme si toi tu n'étais pas leur sœur et leur mère...

(Soraya prend les lettres sans les lire.)

FAHMY : Lis les... lis, pour que tu comprennes.

(Soraya laisse tomber les lettres par terre ; Fahmy se penche pour les ramasser.)

FAHMY : Tu ne remarques rien... mais moi, je remarquais beaucoup de choses et je me taisais... et je te cachais ce que je remarquais parce que je savais que tu voulais que tous se réunissent ce soir ici avec leurs femmes et leurs sœurs... je t'imaginai les accueillant et embrassant leurs femmes... j'entendais, en imagination, tes rires sonores...

SORAYA : Et il n'y aura rien de tout ça ?

FAHMY : Il y aura... mais ce ne sera pas une fête... mais des funérailles... nous recouvrirons le cadavre d'un beau linceul et nous chanterons et danserons autour de lui !

SORAYA : Pourquoi dis-tu cela ?

FAHMY : Le pire, c'est ce qui a été publié dans le journal « Al-Watan » il y a deux jours et que je n'avais pas remarqué. *(Il sort une coupure de journal de sa poche et se met à lire) :*

« Nous avons appris que le Dr. Osman Darwiche, l'un des membres du Parti de la Lutte Nationale, a été invité par S.E. le Ministre des Finances à passer les deux jours de Jeudi et Vendredi prochains à la ferme de Son Excellence en Haute-Egypte, et que le Dr. Darwiche a accepté l'invitation et partira mercredi soir. On présume que les deux grands hommes politiques discuteront certaines questions d'intérêt national, qui préoccupent le peuple à l'heure actuelle. »

(Soraya a l'air de chercher à comprendre, mais sans y arriver.)

FAHMY : Tu as entendu ?

SORAYA *(hochant la tête avec une profonde amertume) :* Que lisais-tu ?

FAHMY : Quelques lignes parues dans un journal, il y a deux jours. Sais-tu quelque chose de ces questions importantes qui préoccupent le peuple à l'heure actuelle ? Depuis quand Osman accepte-t-il et souffre-t-il la simple idée de rendre un salut à ce genre de ministres ? N'était-il pas un idéaliste extrémiste ?

SORAYA (*s'effondrant*) : Fahmy... je ne comprends rien... je ne vois rien... je n'entends rien... je ne sens rien... la terre tourne sous mes pieds...

FAHMY : Non... il faut que tu reprennes courage !

SORAYA (*moqueuse*) : Courage ? Courage dans quel but ? Autrefois, nous avions besoin de courage pour vaincre les maux qui nous entouraient... qui entouraient notre pays. Et maintenant... du courage pour vaincre qui ? nous-mêmes ?

FAHMY (*s'asseyant sur le fauteuil, prenant la tête de sa femme contre sa poitrine et lui baisant le front*) : Oui, tu l'as bien dit... nous vaincre nous-mêmes !

SORAYA : Je n'en puis plus... je ne veux plus combattre...

FAHMY (*riant*) : Alors, c'est à mon tour de te rendre tes bienfaits...

SORAYA : Ne plaisante pas... de grâce, ne plaisante pas !

FAHMY : Oublies-tu que tu m'as dit, il y a quinze ans, dans la clinique du Docteur que je devais me tenir debout et combattre ? Te rappelles-tu que ce jour-là j'avais dit « Impossible ». Te rappelles-tu que tu avais alors affirmé que rien n'était impossible ? Et maintenant, je te tends la main en te disant : « Lève-toi » !

SORAYA : Je ne t'ai rien dit ce jour-là... c'est le Docteur qui t'a dit tout cela.

FAHMY : Et tu as approuvé ses paroles...

SORAYA : C'était par bienséance...

FAHMY : Non, c'est toi la responsable de mon engagement sur cette voie longue et pénible... sans toi, je ne m'y serais jamais engagé... et si je m'y étais engagé sans toi... je n'aurais jamais poursuivi. C'est toi qui, jusqu'ici, m'a poussé dans notre vie.

SORAYA : Très bien... et que veux-tu de moi ?

FAHMY : Que tu te tiennes debout et que tu résistes !

SORAYA : Que je résiste ? Que je résiste à toi-même et aux autres ? Ce sont des paroles qui n'ont aucun sens !

FAHMY : Ce sont ces paroles que nous devons comprendre et appliquer...

SORAYA : Mon Dieu... que s'est-il passé ?

FAHMY : Il s'est passé que, parce que nous avons vaincu, nous sommes l'objet des convoitises... car nous pouvons récompenser et châtier.. nous pouvons combler ou priver !

SORAYA : Le succès est-il une faute ?

FAHMY : Ecoute, Soraya... tu connais les fruits qui sont encore sur les arbres ?

SORAYA : Eh bien ?

FAHMY : Nous les arrosons, nous leur mettons des engrais, nous les soignons... et tous les jours, en les tâtant, nous les trouvons encore verts, immangeables... puis ils mûrissent, et qu'arrive-t-il ?

SORAYA (*elle ne répond pas*).

FAHMY : Je t'en prie, suis moi... quand le fruit mûrit, il devient plus apte à se corrompre... quelquefois il tombe par terre de lui même et est foulé aux pieds sans que personne ne s'en

aperçoive, alors que des mois durant, nous l'avions observé attentivement...

SORAYA : C'est-à-dire qu'aurions-nous dû faire ?... continuer à lutter dans un cercle sans fin ?

FAHMY : Non,... nous avons réussi... et il s'agit de savoir comment supporter les difficultés de la réussite.

SORAYA : Excuse-moi ... je ne comprends rien !

FAHMY : Par le passé, nous nous sacrifions. A présent, nous sommes à l'étape de la distribution du butin... Beaucoup d'entre nous considèrent qu'ils ne sont pas à une place digne d'eux... beaucoup sentent qu'ils sont devenus un article très demandé sur le marché et que cet article se paye. Rien que deux jours passés par l'un de nous dans la ferme du Ministre des Finances suffisent à honorer le Ministre, à le préserver de beaucoup de bavardage, à atténuer les campagnes contre lui. Certains de mes collègues se sont éloignés de moi : je ne les vois plus qu'aux cérémonies officielles ; d'autres viennent passer de brefs moments avec moi au Bureau pour me demander comment je vais, puis ils s'en vont... J'ai l'impression de vivre maintenant dans une glacière !

SORAYA : Et qu'as-tu décidé de faire ?

FAHMY : J'ai décidé de me dresser contre cet effondrement, avec encore plus de fermeté que contre les campagnes et les intrigues de mes ennemis. J'ai fait comprendre à tout le monde que je ne distribuerai pas de butin, que je ne ferai pas de trafic. Chacun doit rester à sa place ; nous n'achèterons pas les mécontents !

SORAYA : Crois-tu que c'est la meilleure méthode ?

FAHMY (*énergique*) : C'est l'unique méthode.

SORAYA : Et qu'en attends-tu ?

FAHMY : Tout le monde reviendra à la saine raison... certes il y aura quelques pertes... mais notre essence restera intacte, et notre édifice solide.

(Abdel-Basset, souffragui nubien, entre par la porte du centre.)

ABDEL-BASSET : Kawsar Hanem et Aliya Hanem sont arrivées.

SORAYA : Très bien, je viens.

(Abdel-Basset se retire.)

SORAYA (*à Fahmy*) : Comment vais-je accueillir mon monde ? Que vais-je leur dire ?

FAHMY : Ne t'en inquiète pas... tout ira à merveille. Il faut que tu sois souriante et que tu paraisses on ne peut plus heureuse.

SORAYA (*s'arrêtant d'un geste las*) : Tu ne viens pas ?

FAHMY : Non, laisse-moi seul un instant. Envoie moi par Idris quelque chose de glacé.

(Soraya sort ; Fahmy met ses deux mains dans les poches de son pantalon, et commence à arpenter la chambre, plongé dans ses réflexions. Choucri entre par la porte de la pièce, d'un pas lourd jusqu'à ce qu'il arrive près de Fahmy sans que ce dernier s'en soit aperçu.)

CHOUCRI : Qu'est-ce que c'est que ces idées qui te trottent par la tête un jour de fête ?

FAHMY (*sursautant*) : Choucri... Comment vas-tu mon vieux (*il se saluent*).

CHOUCRI : Est-il permis que tu gâche un jour de fête par des idées pareilles ?

FAHMY (*affectant la joie*) : C'est un simple manque de bienséance de ma part !

CHOUCRI (*riant*) : C'est peut-être moi qui ai man-

qué à la bienséance en coupant le fil de tes idées...

FAHMY : Tu m'as rappelé la liesse de la fête... c'est fête (*il s'arrête et regarde Choucri*) N'est-ce pas ? C'est vraiment une fête ?

CHOUCRI (*plaisant*) : Tu me le demandes ? Vraiment une fête ? Pourquoi cette question ?

FAHMY : Oui, je te le demande... parce qu'en réalité, je me le demande à moi-même.

CHOUCRI : Mais pourquoi cette question ? (*sèchement*) C'est drôle ! (*plus sèchement*) ...vraiment drôle !

FAHMY : Allons, bon, tu t'emportes... Voilà où je veux en venir : t'avouer que je ne sens pas naître en moi la joie que j'éprouvais à cette occasion les années précédentes.

CHOUCRI (*plus sèchement encore*) : Ces temps-ci, tu as la manie d'enquêter... tu farfouilles dans les futilités comme dans les énormités... A peine quelqu'un fait-il un geste, un mouvement, que tu te demandes à toi-même et aux gens qui t'entourent : « Que signifie cela ? Que se propose un tel ? » Mon cher, tu te fatigues beaucoup...

FAHMY (*achevant*) : ...et je fatigue les autres...

CHOUCRI (*saisissant l'occasion au vol*) : A te dire vrai... les autres aussi. Tu fatigues sans raison ceux qui sont autour de toi.

FAHMY (*invitant d'un geste de la main son interlocuteur à s'asseoir à côté de lui*) : Parfait... voilà que nous approchons petit à petit de la vérité.

(Fahmy s'assied, alors que Choucri reste debout, le profil droit vers le public.)

CHOUCRI : La vérité ? Que veux-tu dire ? Tu

n'est pas normal ! Je ne te comprends pas...

FAHMY (*ignorant ces paroles*) : Excuse-moi... peut-être ne suis-je effectivement pas dans un état psychologique très brillant... J'ai peut-être tort de remuer toutes ces questions pas très gaies au milieu d'une fête... mais puisque nous avons commencé, autant continuer.

CHOUCRI (*s'assied, croise les jambes, prend une cigarette qu'il allume et jette l'allumette avec une certaine nervosité*) : Commencer quoi et terminer quoi ?

FAHMY : Sens-tu vraiment, Choucri, que nous sommes en fête ? Sens-tu que tu es heureux... Vraiment heureux en cette circonstance... heureux de me voir, de voir Soraya, de voir tout le monde ?

CHOUCRI (*faisant la moue et hésitant*) : Si tu veux la vérité...

FAHMY (*content*) : Certainement, la vérité...

CHOUCRI : Eh bien, soit ! Je suis venu seulement pour que les gens ne jasant pas... parce que les cancans vont déjà leur train.

FAHMY : Laisse les cancans en paix !

CHOUCRI (*protestant avec irritation*) : Comment laisse les cancans en paix ? On peut ne pas attacher d'importance à des mensonges et à des blagues, mais les récits qui rapportent la vérité, des faits, on ne peut pas les ignorer !

FAHMY : Quels sont donc ces vérités et ces faits ?

CHOUCRI (*cherchant noise*) : Ne fais pas l'ignorant, je t'en prie... C'est insupportable !

FAHMY (*plus froid*) : Je te jure que je ne fais nullement l'ignorant... mais je veux tout savoir... je veux que nous parlions franchement !

CHOUCRI (*d'un rire moqueur*) : Franchement ! Que veut dire franchement ?... En tout cas, ce

soir ce n'est pas un moment très opportun pour une telle franchise !

(Idris entre, portant un verre de jus glacé. Fahmy prend le verre ; Idris pose le plateau à côté et se précipite vers Choucrist qui il salue en lui secouant la main.)

IDRIS : Tous mes vœux ! Je souhaite vous voir chaque année dans les meilleures conditions.

CHOUCRIST (*lui secouant la main avec un certain intérêt*) : Merci, merci beaucoup, Idris, tous mes vœux pour toi aussi !

IDRIS : Fasse Dieu que chaque année nous soyons réunis ensemble dans la santé et la joie !

CHOUCRIST (*ne prêtant plus attention à Idris, qui se retire en emportant le plateau*).

FAHMY : Tu prends quelque chose de glacé ?... Idris, un jus d'orange pour Choucrist.

IDRIS (*de la porte*) : Très bien Monsieur.

CHOUCRIST : Tu sais que je n'aime pas les détours...

FAHMY : C'est ta plus grande vertu.

CHOUCRIST (*excité*) : Je te prie de cesser de parler des vertus et des talents ! J'en ai assez de ce langage !

FAHMY (*calme*) : Je t'embarrasse en parlant de tes vertus et de tes talents ?...

CHOUCRIST (*irrité*) : Ecoute, Fahmy, n'essaye pas sur moi tes astucieuses méthodes pour gagner les gens. Tu sais bien que je ne peux plus te supporter, que je ne t'aime plus...

FAHMY (*nullement étonné*) : Tu en es même à me détester !

CHOUCRIST : Si ça te fait plaisir de le savoir, et bien sache le : c'est parfaitement mon sentiment à ton égard : Je te déteste ! (*il se met debout, nerveux*) je te hais ! je te hais !

FAHMY (*calé dans son siège, ne bougeant pas, très*

calme) : Ne crie pas Choucric, je t'entends parfaitement.

CHOUCRI (*commençant à s'éloigner du siège et se dirigeant vers l'autre bout de la scène, puis s'arrêtant et regardant Fahmy*) : Je veux crier parce que je veux écouter ma propre voix... Je veux m'entendre dire que je te hais... Je te hais !

FAHMY : Et voilà, nous l'avons tous deux entendu...

CHOUCRI : Très bien, et que veux-tu encore ?

FAHMY : Je veux (*calmement, en commençant à se lever de son siège et se dirigeant vers son interlocuteur*), je veux beaucoup, beaucoup beaucoup... Nous sommes tous deux membres d'un mouvement, partenaires dans un travail qui ne te regarde pas, toi seul ni moi seul. Et si nous nous détestons mutuellement à ce point, il faut remédier à la situation !

CHOUCRI (*mettant les deux mains dans les poches de son pantalon, et remuant les jambes avec nervosité*) : Vas-y, remédie..

FAHMY : Seul, je ne peux rien.

CHOUCRI (*prenant un siège au bout de la scène où il se trouve et s'asseyant*) : Que veux-tu de moi ?

(Idris entre, portant un verre de jus : il n'entre pas directement, mais s'arrête un moment sur le seuil de la porte, donnant ainsi aux spectateurs l'impression qu'il a entendu une partie de la conversation. Il tend le verre à Choucric, qui le prend sans lui prêter attention.)

FAHMY (*à Idris*) : Laisse le verre à Monsieur Choucric.

(Idris sort ; les spectateurs voient qu'en se retirant, Idris s'est arrêté près de la porte qui fait communiquer la pièce avec le balcon.)

FAHMY : Je veux savoir au juste depuis quand tu as commencé à me haïr ?

CHOUCRI : Dans ses sortes de questions, on ne peut pas savoir les jours et les heures...! L'important, c'est que tout l'amour, toute l'admiration, toute la confiance que j'avais pour toi... tout ça, c'est fini...

FAHMY (*calme, comme s'il discutait un point scientifique*) : Bon... As-tu observé quelque façon d'agir que je n'avais pas auparavant, et qui t'aurais éloigné de moi ?

CHOUCRI : Voilà, c'est là cette manière de parler qui captive tout le monde... Mais ce calme affecté ne me séduit plus... je ne me laisse plus prendre par cet air supérieur, qui s'élève au dessus de la haine des gens et de leurs accusations... Mon cher Monsieur, en un mot, j'ai fait vœu de dire la vérité, de ne point mentir... et tu étais le plus grand mensonge dans ma vie... et même le plus gros mensonge que d'autres et moi avons fabriqué et présenté aux gens...

FAHMY : Ne crois pas que je sois heureux d'entendre que je suis un mensonge fabriqué par des individus en tête desquels se trouve quelqu'un que je croyais l'être le plus proche de moi et de mon cœur... Ne crois pas non plus ce que ta haine pour moi te suggère. Je maîtrise ma colère... Les souffrances qui m'entourent ne me laissent pas le loisir de me mettre en colère et il ne convient pas que dans ces circonstances nous nous mettions à nous entre-déchirer. Mais ce qui m'importe c'est de savoir ce que tu as décidé pour prévenir les gens contre leur tendance à croire à ce mensonge ?

CHOUCRI : Il suffit que nous abandonnions ce mensonge pour qu'il éclate comme un grand

ballon gonflé d'air ! Les gens se verront les mains vides de tout... Qu'as-tu fait pour eux, ou, plus précisément, qu'avons-nous fait pour eux ?... Des paroles, des paroles, des paroles... C'est tout ce qu'ils ont reçu de nous. Et vois ce que nous avons pris aux gens : nous étions des inconnus, et nous sommes célèbres, partout on nous montre maintenant du doigt, les photographes nous courent après dans toutes les réunions, nous étions pauvres et nous sommes riches, nous avions une feuille de choux que nous osions appeler journal, et nous avons maintenant un grand journal tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires... Quel profit a tiré le peuple de tout ça ? Les Anglais sont encore dans notre pays, la corruption, le pot de vin, le trafic d'influence continuent à régner, et malgré cela, tu es un héros... et nous te donnons des coups d'encensoir !

FAHMY : Mais pourquoi as-tu toléré ce mensonge, pendant ces longues années, jusqu'à ce qu'il ait grandi, qu'il soit devenu colossal ? Pourquoi la voix de la vérité qui se fait entendre maintenant n'a pas éclaté auparavant, cette voix qui veut à présent gronder comme le tonnerre pour ôter le voile qui aveugle les gens ?

CHOUCRI : Ce mensonge, comme tous les mensonges, était doux, alléchant. C'est pourquoi, nous nous leurrions nous-mêmes pour le maintenir, pour en prolonger la durée. Nous nous disions que ce serait un trop grand malheur pour les gens et avec des conséquences irrémédiables, s'ils te découvraient et nous découvraient sous notre vrai jour, s'ils apprenaient que nous étions, comme tous les auteurs des mouvements politiques dans l'Histoire, un

groupe d'aventuriers ambitieux rassemblant autour d'eux un plus grand groupe de gens ne sachant comment gagner leur vie : des avocats sans procès, des médecins sans malades, des étudiants sans études, sans livres, sans espoir de réussite... le tout, agrémenté d'un assortiment de promesses, de mots choisis... Les chefs parlent des sacrifices de leurs partisans, et les partisans parlent des vertus de leurs chefs... et la comédie est jouée très habilement !

FAHMY : Que s'est-il donc passé pour que tu n'aies plus pitié des gens, pour que tu oses à présent leur causer cette terrible déception ?

CHOUCRI : La conscience éconduite ou anesthésiée doit se ressaisir un jour... et elle a choisi ces jours-ci pour se ressaisir...

FAHMY : Qu'as-tu décidé de faire ?

CHOUCRI : Tu as peur pour ton sort ? Tu veux savoir quand nous allons effacer ce maquillage que nous avons fabriqué de nos mains et appliqué sur ta figure ?

FAHMY : Je crois que c'est le moindre de mes droits. Vous m'avez créé sans demander mon autorisation... que je sache donc au moins quand je finirai...

CHOUCRI (*riant aux éclats*) : La situation convient parfaitement à la bêtise générale dans laquelle nous vivons. Il est vraiment savoureux, rigolo au possible, que le condamné à mort et son exécuteur se mettent fraternellement d'accord sur l'heure et les modalités de l'exécution...

FAHMY : Ainsi, tu reconnais toi-même que je te facilite ta tâche et que j'en souhaite le succès!

CHOUCRI (*explosant*) : C'est encore une autre de tes méthodes...! La méthode du détachement,

celle qui consiste à admettre ton incapacité, te refuser tous les plaisirs de la vie... j'étais moi-même l'une des victimes de ces méthodes très étudiées... je parlais de toi comme le disciple parle du maître... mais c'était de la naïveté de ma part, ... de l'inexpérience. Et maintenant, il n'y a plus place pour moi dans cette fête... laissez-moi me retirer en douce, afin de circonscrire le scandale dans ses limites les plus étroites...

(Choucri veut sortir.)

FAHMY (*se levant pour l'arrêter*) : Attends... viens... comment donc circonscrire le scandale dans les limites les plus étroites ?

(Choucri essaie de sortir, mais Soraya, venant du salon, lui fait face.)

SORAYA : Où allez-vous ?

CHOUCRI (*baisse la tête sans parler*).

SORAYA : Qu'y a-t-il ? J'ai entendu de mes propres oreilles ce que vous avez dit, mais je n'ai pas cru que c'était votre voix et vos paroles (*elle s'effondre sur le plus proche fauteuil, regarde longuement Choucri, puis tend l'index vers un point situé au milieu de la distance entre Fahmy et Choucri*)... La haine ! Nous en sommes donc à parler de haine ? Que s'est-il passé ? Et tout cela éclate alors que nous célébrons une fête ! Quelle ironie du sort ! (*Puis s'adressant à son mari*) : Qu'as-tu fait ? Quel profond secret m'as-tu caché et qu'a découvert Choucri ? (*elle promène ses regard entre eux*) Pourquoi ce silence ?

FAHMY : A quoi sert de parler ? Tout est fini... Choucri a découvert que « je n'étais qu'une su-

percherie »... une supercherie que vous avez fabriquée et réussi à imposer à la croyance du public, et il veut maintenant liquider cette imposture, alléger sa conscience du péché de continuer à tromper les gens. (*Fahmy se lève et va vers Soraya*) Qu'en dis-tu ? C'est bien plus bénin et plus simple que tu ne te l'imagines. Comme tu le vois, ce n'est pas ma faute, mais la vôtre... je n'ai pas trompé les gens, je ne me suis pas payé leur tête... et cela n'aurait pu arriver si j'avais été laissé seul... C'est vous qui avez habillé cette supercherie de robes aux couleurs vives... qui lui avez prêté une langue éloquente qui captive les auditeurs... et une paire de jambe avec laquelle elle se déplace... (*puis, d'un ton haut*), et cette coopération a porté ses fruits... et nous avons maintenant un groupe, un journal, nos poches sont pleines d'or... nous avons acheté des fermes, des terrains...

SORAYA (*se cachant la figure entre ses mains, puis découvrant un visage en pleurs*) : Des fermes, des terrains... où sont-ils ?

FAHMY (*moqueur*) : Tu me le demandes à moi?... demande-le à Choucri, car c'est lui, Madame, qui connaît les vérités de notre vie...

SORAYA : Que dites-vous là, Choucri... parlez-vous sérieusement ?

FAHMY (*plus excité*) : Et puis, que sommes-nous ? Nous ne sommes qu'une collection de ratés ambitieux... pardon, je me trompe, une collection d'ambitieux et de cupides qui avons rassemblés autour de nous un ramassis de ratés et d'opportunistes... des avocats sans procès, des médecins sans malades, des étudiants sans étu-

des et sans livres... L'ambition, la cupidité, les vies ratées, l'opportunisme ont formé notre groupe... et qu'avons-nous donné aux gens ?

CHOUCRI (*défiant*) : Oui, qu'avons-nous donné aux gens ?

FAHMY (*marchant sur la scène à grands pas pour exprimer sa déception et son mécontentement*) : Qu'avons-nous donné aux gens ?... les Anglais sont toujours dans le pays et nous ne les avons pas encore jetés à la mer, la corruption règne toujours... Tout ce que nous avons fait, c'est parler... des discours et des articles... nous n'avons rien réalisé de tangible, de visible, nous n'avons pas, par exemple, jeté les Anglais à la mer, nous n'avons pas construit des hôpitaux et des écoles...

SORAYA (*comme voulant crier*) : Non, non ! Choucri n'a pas pu dire cela...

FAHMY (*se dirigeant vers elle, après avoir pris une grande inspiration*) : Et pourquoi n'aurait-il pu le dire ? N'est-il pas la vérité absolue ? la vérité toute nue ?

SORAYA (*courant vers Choucri*) : Vous le croyez vraiment ? Voulez-vous vraiment jeter la poussière et la honte sur nos morts martyrs, et sur nos héros qui sont encore en prison ? Que dirons-nous aux mères et aux veuves qui ont perdu fils et maris ? Pourquoi nos ennemis craignaient-ils chacun de nos mots... si tout ce que nous disions n'était que paroles en l'air ?

FAHMY : Cette supercherie ne saurait être réhabilitée... Nous vivions dans le mensonge, l'imposture... et nous devons commencer une vie nouvelle dans la lumière et la vertu. Assez de prostitution politique, de trafic du nationalisme...

SORAYA (*éclatant*) : Tais-toi, tais-toi !

FAHMY (*à Choucri*) : Suffirait-il que moi, la tête de cette supercherie, je me retire et disparaîsse ?

CHOUCRI (*après un long silence*) : Tu te retires, toi ?... alors que nous avons fait de toi un personnage sacré, un être sans lequel les gens ne peuvent plus concevoir leur vie ? Ils nous accuseraient d'avoir commis un crime à leur égard !

SORAYA : Est-ce que tout le monde peut s'égarer dans l'erreur ?

CHOUCRI : C'est un procès ou quoi ? Suis-je devant un tribunal qui me demande compte d'une opinion que j'ai exprimée et dont je suis convaincu ?

FAHMY : Pas du tout ! Tu peux dire ce que tu veux et nous laisser patauger dans les ténèbres. Tu as satisfait ta conscience par un mot, et après toi le déluge...

(On entend des applaudissements à l'extérieur.)

SORAYA : Qu'est-ce que c'est ? (*les applaudissements continuent et augmentent ; on entend des acclamations*) Le Docteur est arrivé (*elle consulte sa montre*). Il est onze heures... vous avez gâché toute la joie de la fête !

SCENE III

(Le docteur entre. Il paraît fatigué et vieilli, mais content. Derrière lui entre tout un groupe d'hommes et de femmes, jeunes ou d'âge mûr. Parmi eux, on remarque Rachad, Mourad et le Moallem Madbouli, distributeur de journaux. Soraya accourt au devant du Docteur, qui est accompagné de Chékib.)

LE DOCTEUR : Bonne fête, mes amis, bonne fête à tous !

SORAYA : Bonjour docteur, tous mes vœux... vous arrivez si tard docteur, il est déjà plus de onze heures...

LE DOCTEUR (*va vers Fahmy, lui serre la main et l'embrasse, puis fait de même pour Choucri; se tenant entre les deux, au milieu de la scène*): Qu'y a-t-il ? (*les dévisageant*) Je ne vous comprends pas... pourquoi êtes-vous ici... que fait Soraya là-bas, pourquoi n'êtes-vous pas au balcon ou au jardin où il fait si bon... Nous sommes en Juillet, voyons, le 22 juillet...

(Le groupe qui est entré derrière le docteur applaudit sa proposition; on entend des voix éparses qui s'élèvent du groupe)

— Ils nous ont laissés seuls depuis notre arrivée !

— Nous protestons !

— Est-ce le moment de tenir de longues réunions politiques un jour de fête ?

(Deux personnes, dont une jeune fille, vont vers Fahmy et essaient de le pousser amicalement vers la porte du jardin. Deux ou trois vont vers Choucri.)

QUELQU'UN DU GROUPE : Nous ne vous lâcherons pas... allons, à la musique !

UN AUTRE : Allons, au grand air, au jardin !

UNE JEUNE FILLE : Les discussions sont interdites ! Au grand air, au jardin !

(Le Docteur se lève, étend les bras et s'adresse au groupe qui se trouve derrière lui).

LE DOCTEUR : Vous avez attendu jusqu'à présent, patientez quelques minutes. Reprenez vos

places dans le jardin, dans la fraîcheur et nous vous rejoindrons tout de suite.

(Ils sortent pêle-mêle.)

LE DOCTEUR (*tirant une chaise sur laquelle il s'assied, puis regardant Soraya, Fahmy et Choucri, il s'adresse à Soraya*) : Vous, dites-moi, que s'est-il passé ?

SORAYA (*laissant pendre ses bras*) : Un malheur complet...

LE DOCTEUR (*arquant un sourcil et penchant la tête vers la droite, comme quelqu'un qui a entendu un gros mot de la part d'un garçonnet*).

SORAYA : Oui, un malheur complet.

LE DOCTEUR (*plaisantant*) : Allez, je ne vous crois pas... Comment pourrais-je le croire ? (*S'adressant à Choucri*) : Vous approuvez ce qu'elle dit ?

CHOUCRI : Je ne suis pas disposé à parler... ni à écouter.

LE DOCTEUR (*toujours plaisant*) : Il semble donc que ce soit vrai ! (*s'adressant à Fahmy*) Et vous, Monsieur, qu'en dites-vous ?

FAHMY : Que puis-je vous en dire... Je suis accusé d'être l'auteur de ce grand malheur !

LE DOCTEUR : Ecoutez, les enfants. J'ai trop trotté aujourd'hui et je suis à bout, je n'ai plus la force de subir vos disputes et vos enfantillages... Aussi, je ne me préoccupe pas beaucoup de ce grand malheur, car je suis venu vous dévoiler un secret et m'en aller... un grave secret.

FAHMY : Assez de secrets !

LE DOCTEUR : Un seul secret. Ecoutez, mon cher Choucri, vous rappelez-vous le jour où vous avez rencontré Fahmy et Soraya chez moi ?

CHOUCRI (*indifférent*) : Certainement.

LE DOCTEUR : Vous souvenez-vous sur quoi nous nous étions mis d'accord ?

CHOUCRI : Sur trois opérations à effectuer, une à chacun de nous.

LE DOCTEUR : Parfait. Et comme vous le savez j'ai effectivement réussi les trois opérations...

CHOUCRI : Oui, nous le savons...

LE DOCTEUR : Eh bien, en réalité, je n'ai accompli aucune intervention sur personne...

TOUS TROIS (*d'une seule voix, et fixant le Docteur*) : Vous n'avez pas fait d'opération ? !

LE DOCTEUR (*très calme*) : Parfaitement (*faisant signe de la main à Fahmy, Choucri et Soraya*). Approchez. Ecoutez-moi : la théorie des glandes est tout à fait exacte, mais il est plus exact encore que l'homme est une mine formidable.

CHOUCRI (*moqueur*) : Une mine ?

LE DOCTEUR : Oui, une mine. Ça vous étonne ? Une mine... et cette découverte que j'ai faite, je vous l'ai appliquée... Et ce fut un succès éclatant. Qu'est-ce qu'une mine ? C'est un emplacement dans le sol, où l'on fouille, où l'on découvre des minéraux enfouis et inexploités. L'homme est rempli de métaux précieux, les uns à l'état pur, les autres mêlés à d'autres substances. L'essentiel c'est de découvrir ces métaux précieux, le dernier à les découvrir c'est l'homme lui-même. Les paresseux, les timides, les impulsifs, les repliés sur eux-mêmes etc... etc... croient tous qu'ils ont été ainsi créés, et que c'est ainsi qu'ils mourront. Non ! Non ! c'est un crime que l'homme commet envers lui-même en se considérant comme un livre achevé, car il n'est que la première épreuve d'un livre, et cette épreuve est susceptible d'addi-

tions, de suppressions, de modifications, jusqu'au dernier jour de sa vie. Les gens s'imaginent que je leur vends des caractères de chez moi, alors qu'en réalité j'ai trouvé que le chemin le plus court est de faire découvrir à mes clients les talents qu'ils ont mais qu'ils ne se connaissent pas, et le résultat a été un succès éclatant, un succès éclatant de l'homme sur lui-même !

CHOUCRI : Ainsi, pendant toutes ces longues années, j'ai vécu avec mon propre caractère ?

LE DOCTEUR (*mettant sa main sur l'épaule de Choucri*) : Oui, avec votre caractère !

CHOUCRI : Je suis un homme sincère par nature ?

LE DOCTEUR : Tout homme est sincère par nature... et Fahmy était un combattif de premier ordre mais il se croyait né pour se replier sur lui-même loin du monde !

SORAYA : Quant à moi, il me manquait un but à ma vie, un espoir après lequel courir...

LE DOCTEUR : C'est l'exacte vérité (*il s'éloigne d'eux, et étend les bras en demi-cercle*) : Et vous voyez comment vous avez pu créer un groupe débordant de vie et de force, voyez un peu ce que vous avez réalisé !

FAHMY : Qu'avons-nous réalisé ? Nous n'avons rien fait... nous nous sommes moqués des gens, comme vous vous êtes moqué de nous !

LE DOCTEUR (*se rapprochant de Fahmy, et mettant une main sur l'épaule de ce dernier et l'autre main sur l'épaule de Choucri, et leur disant d'un ton paternel*) : Comment prétendez-vous que vous n'avez rien fait ? La vie dans notre pays a changé, notre peuple se tient sur ses jambes et a décidé de combattre, il n'a plus peur, il est résolu à encercler ses ennemis...

FAHMY : Nous vendions aux gens des paroles, rien que des mots !

LE DOCTEUR (*riant*) : Ces paroles vont vous conduire en prison et à la potence. Ne vous dépréciez pas, voyons !

CHOUCRI (*d'une voix un peu basse*) : En tout cas, c'était des paroles...

LE DOCTEUR (*le tirant amicalement par l'oreille*) : Allez demander à ceux qui font des ouvrages matériels, à ceux qui construisent des immeubles, des barrages, des ponts, des routes. Ils envient ceux qui ne font que semer des idées ! L'idée a des ailes d'une incroyable vélocité, elle vole partout, vit pendant des générations, disparaît et reparait, essuie des défaites et remporte des victoires mais ne meurt pas. Les temples, les villes, sont tombés en ruine, mais les idées ont survécu, comme d'ailleurs les paroles qui ont enregistré les idées. Mon cher ami, l'homme vit de mots... la parole est la chose préférée des hommes, c'est leur grande nourriture, c'est elle qui permet leur vie, leurs formes, qui leur choisit les accoutrements et les couleurs. Heureux celui dont la parole sait conquérir des auditeurs, car il a bâti quelque chose de plus grand que les châteaux et de plus solide que le roc !

SORAYA : Comme nous avons besoin de vous, ce soir, Docteur, nous désespérons de nous-mêmes et songions à nous suicider !

LE DOCTEUR : Alors que vous êtes au faite de la victoire ?

SORAYA : C'est précisément à cause de cette victoire...

LE DOCTEUR : Encore une caractéristique de l'homme : il recherche toujours le repos et le bonheur, et quand il les a atteints et commence à s'en rassasier, il en éprouve de la culpabilité. Le premier ennemi de l'homme c'est lui-même, c'est son *moi* qui trouble son bonheur, son repos, sa quiétude, qui le guette toujours et lui souffle « attention de te rassasier, de te remplir... attention de trop jouir, de trop manger, de trop triompher... et ce *moi* n'insiste qu'au près des bonnes natures prêtes à l'écouter !

Mais, dites donc, tas de garnements, vous croyez que cette belle soirée est devenue une conférence ? A propos, j'ai oublié de vous présenter Chékib, il était à la clinique le jour où vous êtes venus... Vous souvenez-vous de lui, Soraya ?

CHEKIB : Moi, je me rappelle très bien ses rires, je les entends encore... ces rires constituent mon souvenir le plus heureux depuis lors...

SORAYA : Je me souviens : il voulait vous tuer, et il a voulu battre Mourad et Fahmy ! Il était comme une bombe à retardement arrivée au moment de son explosion !

LE DOCTEUR : Et il est demeuré depuis quinze ans une bombe sur le point d'exploser !

CHEKIB : Mais qui, malheureusement, n'a jamais explosé !

SORAYA : Grâce à Dieu ! Pourquoi une explosion ?

CHEKIB : Pour que je trouve le repos, moi, ou que les gens le trouve, eux...

SORAYA : Mais qu'est-ce qui vous tracasse ?

LE DOCTEUR : Il avait refusé alors de m'écouter... Les gens étaient, à ses yeux, une collection d'insectes ne vivant que dans les saletés... Toute beauté dans la vie des hommes était, à son avis,

un masque cachant une laideur putride... Pour lui, la vie était une très belle femme... mais derrière cette beauté prenante il y a des boyaux...derrière l'attrayante enveloppe faciale il y a des veines, des artères que les yeux répugnent à voir. La bienséance sociale, les soirées, les lumières, tout cela n'était, pour lui, que mensonges, intrigues, visées... Tout grand homme était, selon lui, un animal cherchant un morceau de viande qui pouvait être une jolie femme ou un grand poste ou une grosse affaire. Il a tellement renié l'homme qu'il a décidé de se vendre au diable !

CHOUCRI : C'est une conception inédite... mais le diable t'a-t-il proposé un bon prix ?

CHEKIB : Le diable est l'acheteur le plus coquin qui soit : il commence par vous leurrer, et si vous acceptez de traiter avec lui, vous n'obtenez plus rien... J'avais décidé d'obtenir de l'argent, de l'influence, du repos, à n'importe quel prix... j'étais disposé à être un espion ou un faussaire... sans aucun scrupule et sans aucune notion d'honneur...

FAHMY : Quel aveu !

CHEKIB : Oui, un aveu qui fait dresser les cheveux des honnêtes gens... Et mes cheveux à moi à présent... mais combien grande a été ma déception !

SORAYA : Docteur, c'est un changement subit dans le déroulement du drame dont nous touchions presque la fin.

LE DOCTEUR (*riant*) : C'est un acte du drame.

CHOUCRI (*s'avançant*) : C'est une expérience inédite.

CHEKIB : Je croyais que le monde diabolique est un monde de mensonge, de vol, de falsification,

de trahison, de vilénie... un monde où l'on court après les plaisirs charnels et l'argent... un monde où l'on ne subit aucune discipline et où l'on n'éprouve aucune crainte... Mais combien cette image était loin de la réalité ! Dans le monde du mal il y a des chefs qui détiennent le pouvoir, et qui n'ont atteint ce pouvoir que parce qu'ils ont semé la terreur. Les petits, les nouveaux dans ce monde du mal, doivent se rendre aux chefs, ils doivent accepter d'être méprisés et piétinés s'ils veulent vivre... Et puis, il y a les batailles effrayantes entre les forces du mal : elles sont affreuses et interminables... et il est indispensable de vous faire protéger sans cesse par beaucoup de partisans du diable, autrement, vous êtes perdu !

CHOUCRI : C'est tomber de Charybde en Cylla !

SORAYA : Et quel a été le résultat de cette expérience ?

LE DOCTEUR : J'ai appris qu'il allait se suicider, qu'il avait décidé d'en finir avec cette vie.

CHOUCRI : Excellente résolution !

CHEKIB : La liberté en ce monde est un objectif impossible à atteindre... Quel que soit notre chemin, nous sommes liés soit par les lois morales, sociales ou gouvernementales, par l'hypocrisie que nous nous imposons... soit par la crainte des rivaux qui versent le sang et qui tuent... Où fuir ?

LE DOCTEUR : Je suis arrivé juste à temps alors qu'il avait préparé une corde et disposait une table pour lui servir de support provisoire qu'il pousserait du pied pour tomber dans le monde de l'au-delà... dans la liberté !

CHEKIB : Oui... Il m'a fallu du temps pour choisir le moyen de partir de ce monde : un révolver,

une corde, une gorgée de poison, un saut dans le fleuve ou la mer, une asphyxie au gaz... je me disais : puisque je ne suis pas libre dans la vie, qu'au moins je sois libre dans le choix du mode de mourir...

CHOUCRI : Mais même cette liberté, tu n'as pu en profiter !

CHEKIB : Oui, le Docteur est venu et a entravé mon ultime liberté, mais il m'a dit quelque chose de drôle et d'intéressant...

CHOUCRI : Quoi donc ?

CHEKIB : Il m'a dit : Viens avec moi, je vais te montrer un groupe de gens heureux, qui ont compris le sens de la liberté, qui ont travaillé pour elle, qui ont saisi que la liberté ne consistait pas à errer dans la cité comme un aveugle, à vivre sans soucis, sans préoccupations, sans problèmes ni à rechercher un bonheur personnel séparé du bonheur des autres... Je lui ai alors demandé : « Et sont-ils heureux ? » Il m'a répondu : « Venez donc voir de vos propres yeux »... Je ne savais pas que j'allais retrouver mes compagnons de clinique d'il y a quinze ans !

CHOUCRI (*ironique*) : Et te voilà qui nous retrouve si heureux... !

CHEKIB (*qui n'a pas remarqué l'ironie*) : Sans conteste, vous êtes heureux... Les visages que j'ai vus dans le jardin débordent de bonheur... Les voix que j'ai entendues remplissent l'âme de joie... C'est beau que vous ayez pu vivre ensemble toutes ces longues années et faire de si grandes choses pour le pays.

CHOUCRI : Qu'est-ce qui a été fait ?... Rien que des paroles...

CHEKIB : Non, non... J'étais plus pessimiste que

vous, mais ces minutes que j'ai vécues avec vous ont changé l'opinion que je me faisais des hommes. Un sentiment intérieur me dit que derrière vos paroles et vos actes, il y a quelque chose de plus grand... qu'il y a dans la vie quelque chose qui fait qu'elle mérite d'être vécue...

SCENE IV

(Les invités se précipitent du jardin, d'une manière indiquant qu'ils viennent d'avoir une agréable surprise. Leurs voix s'entre-mêlent, des paroles et des rires fusent... Ils remplissent la scène.)

IDRIS : Vous avez entendu, mon Bey ! vous avez entendu ? l'armée... l'armée...

MOURAD : Ne vous ai-je pas dit qu'il nous faut être optimistes... soyons optimistes, Messieurs. *(Il s'approche d'une dame et lui dit)* Soyez optimiste Madame, souriez !

LA DAME : Nous avons vaincu !

LE DOCTEUR : Mais qu'est-ce que c'est donc ? Parlez !

MADBOULI : L'armée, mon Bey, l'armée !

FAHMY *(se frayant un chemin)* : L'armée ? Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui se passe ?

RACHAD : Idris vient de nous raconter un événement étonnant : il est sorti pour acheter quelque chose, et il est revenu aussitôt nous dire que l'armée a quitté ses casernes et se dirige maintenant vers le palais d'Abdine et le palais de Ras-El-Tine. La Radiodiffusion est tombée entre les mains des insurgés.

SORAYA : Est-ce un rêve ?

FAHMY : Mon cher Choucri, cela... est-ce des paroles ?

CHOUCRI : Je ne crois pas.

CHEKIB : Mais moi je crois... Ma conviction est identique à celle du Docteur. L'homme n'est que l'épreuve d'un livre et ce livre ne s'achève jamais... Nous pouvons toujours faire des miracles... !

CHOUCRI (*moqueur*) : Toujours... ?

CHEKIB : Oui, si nous avons confiance en nous-mêmes.

LE DOCTEUR : Vous avez déprécié tout à l'heure la valeur de la parole... et voilà qu'une ère d'action commence : montrez nous donc vos grandes actions, cher héros (*il va vers lui, et lui prend le bras*) !

MOURAD : Messieurs, la fête devient une vraie fête... nous avons maintenant le droit d'être optimiste et de rire du fond du cœur ! Mesdames, soyez optimistes, Messieurs, soyez optimistes (*des rires ; il va vers Idris*) Dis-nous, Idris, qu'as-tu trouvé dans les rues ?

IDRIS : De la joie, de l'allégresse... c'est incroyable... !

MOURAD (*tournant presque sur lui-même*) : De la joie de l'allégresse, c'est ça qui est naturel ! Le peuple a le droit de se réjouir, de rire, de se venger de ses malheurs ! Et vous, Madbouli, qu'en dites-vous ?

MADBOULI : C'est formidable ! C'est une victoire du Très-Haut ! Je ne trouve pas de mots...

MOURAD (*jubilant*) : Bien dit !... parfait !... Une victoire du Très-Haut, une victoire qui nous vient du Ciel... réjouis-toi, ô Madbouli !

RACHAD : Mais, cher Monsieur Mourad, vous avez oublié une chose...

MOURAD : Ne me rappelez rien... ! Je veux tout oublier... sauf que nous devons nous réjouir... ! Etre optimistes... ! Oui, optimistes, les hommes optimistes, les femmes...

RACHAD : Non, non... ! Ecoutez-moi un peu...

MOURAD : Je vous ai dit de ne rien me rappeler...
Je n'écoute rien du tout !

RACHAD : Vous avez oublié que quiconque travaille contre la liberté..

(Tout le monde éclate de rire, puis, d'une même voix, en chœur, comme chantant un air connu.)

UN PREMIER GROUPE : Quiconque travaille contre la Liberté...

UN SECOND GROUPE : ...travaille autant pour elle !

(Rires. Choucri embrasse Fahmy. Chékib embrasse le Docteur. Puis, Mourad émerge des rangs, flanqué de Madbouli à sa droite et Idris à sa gauche, avec ses deux bras passés sur leurs épaules. Tout le monde rit.)

RIDEAU FINAL

Fathy Radouan
traduction française
de Fouad Moussallem.